



**NE RIEN
RESPECTER
NE CROIRE
EN RIEN**

anthologie
anarchiste
individualiste
#1

SOMMAIRE

- 05 · *Ne rien respecter... Ne croire en rien...* par Rose Deshayes
- 06 · *À bas les morts* par Ch. Purgeon
- 07 · *Mon corps est à moi* par E. Armand
- 08 · *Prostitutions* par Anna Mahé
- 11 · *J'suis à vendre* par Marie-Claire
- 13 · *D'une femme aux femmes et filles de syndicalistes, révolutionnaires, communistes et anarchistes* par Marguerite Després
- 17 · *Pourquoi nous sommes individualistes* par André Lorulot
- 24 · *Éloge de l'égoïsme* par E. Armand
- 27 · *Contre tous les communismes* par Georges Withoutname
- 31 · *Le Larbinisme* par Paul Jullien
- 35 · *La Fête du Saint-Prolétaire* par Marcel
- 36 · *Bon Populo !* par Auguste Boyer
- 37 · *À « l'Honnête Homme » !* [anonyme]
- 38 · *La camaraderie anarchiste* par Hermann Sterne
- 41 · *Je nie !* par Le Rétif
- 44 · *Contre les sanctifications* par G. Feroci
- 46 · *Déchristianisons l'anarchisme* par E. Armand
- 53 · *Jésus et Bonnot* par Gigi Damiani
- 65 · *Semeurs de haine* par Jacques Torrent

Ne rien respecter... Ne croire en rien...

Qu'on ne s'y méprenne point, les anarchistes sont des négateurs, des destructeurs, des démolisseurs...

Et cela toujours, partout, et sans cesse.

Les affiches multicolores qui souillent encore les murailles de nos cités révèlent qu'en dépit du discrédit où sont tombés les batteurs d'estrades parlementaires ou municipales, le nombre est immense de ceux qui croient encore nécessaire d'appartenir à un parti, indispensable de s'affilier à un programme politique, essentiel de se faire représenter, eux, leurs intérêts, leurs aspirations, par des mandataires ou des délégués.

Contrastant avec cet étalage de médiocrité, quel réconfort que l'attitude des anarchistes, de ceux qui « ne croient en rien » et « ne respectent rien ».

Rien en effet ne trouve grâce devant leur critique désagrégeante. Rien ne leur est sacré. Les lois, les morales, les dogmes, les coutumes, les conventions. Le capitalisme, le militarisme, le patriotisme. L'enseignement officiel, ou privé, l'éducation dispensée à l'école, au lycée, au collège ou par la famille. Les faits acquis, les choses jugées, les principes immuables, les déclarations de droits de l'homme, les proclamations d'indépendance. La famille, l'affection paternelle, maternelle, fraternelle, filiale, la fidélité sexuelle obligatoire, le mariage. La tradition, le passé, le devenir meilleur, la société future, le déterminisme fatal, la prédestination religieuse ou laïque, les fois indémonstrables et les croyances aprioristiques. L'autoritarisme, le parlementarisme, la centralisation administrative, — qu'elle émane de l'Etat, ou des syndicats. La charité, la solidarité et l'amour universels, les superstitions, les mômèries, les légendes, le travail-exploitation. La politesse, la courtoisie, l'honnêteté, la pudeur. Toutes ces choses comme les accommodent la sauce bourgeoise...

Pas un de ces préjugés, de ces illusions ou de ces fantômes que leur analyse impitoyable ne batte en brèche et ne sape.

Aïeux vénérés, chefs d'école, hommes indispensables, messies sauveurs, magisters, pontifes, magistrats, juges, douaniers, policiers, gardes-champêtres, gardes et gardiens en toutes livrées, représentants et exécutifs des institutions établies...

Il n'est pas un de ces êtres pour lesquels ils se sentent un soupçon de respect...

Et parce que anarchistes, anti-autoritaires ; parce qu'in-croyants et irrespectueux, ils ne sauraient pour n'importe quel motif — quelque bénéfique personnel qu'ils aient à en retirer — par simple logique et aussi par dignité — faire un seul effort pour permettre au dernier des suppôts de l'autorité, au moindre des archistes, de trouver en eux un point d'appui pour ses desseins.

Que ceux qui lisent comprennent donc.

Rose DESHAYES

l'anarchie n°368 - 2 mai 1912

A bas les morts

C'est la fête des morts. Devant la cimetière du Père Lachaise, des baraques sont installées, pleines de couronnes et de fleurs. À la grande porte, les automobiles et les voitures s'arrêtent. Dames et messieurs en descendent. Des enfants et des hommes mal vêtus s'offrent à porter les couronnes et les fleurs.

Comme je passe une femme dit : « En voulez-vous des chrysanthèmes ». Je lui réponds très haut afin que tous entendent : « Je ne fais rien pour les morts. — Mais, me répond-elle, faites-le pour moi ; pour faire marcher les affaires. » Toujours la même rengaine. Ça fait travailler l'ouvrier. Pauvres cerveaux, ils ne comprennent pas d'autre forme d'organisation que celle où existent le commerce et le salariat. Je continue très fort : « Je ne fais rien pour les morts ; car ils n'ont plus besoin de rien ; ce n'est plus que de la matière en décomposition. Les pierres qui

couvrent les morts devraient servir à construire des maisons à ceux qui couchent sous les ponts. Hommes qui passez votre temps à sculpter la pierre, vous qui tréfilez le fer pour les couronnes, horticulteurs qui soignez les fleurs sur les cadavres il vous faut travailler utilement pour le triomphe des vivants. »

Nous autres, nous ne voulons pas plus travailler pour les morts que pour les vivants qui nous exploitent. Nous voulons une organisation où les individus s'emploieront d'un commun accord à des travaux utiles à leur individu et à la collectivité. Pour cela il faut détruire notre ignorance et nos préjugés. Une preuve de notre ignorance c'est l'idée de la survie ; une preuve de nos préjugés, c'est le respect des morts. À bas les morts.

Ch. PURGEON

l'anarchie n°83 - 8 Novembre 1906

Mon corps est à moi

Le fleuve de la volupté coulait entre des rives semées d'arbustes odorants, étoilées de fleurs parfumées ;

Et mon déterminisme du moment me poussait à m'y jeter et à m'abandonner à l'étreinte de l'onde pailletée de séductions.

Mais voici que de différents points de l'horizon surgirent des ombres qui avaient l'air d'être vivantes.

D'abord une ombre vêtue de noir qui m'interpella d'une voix onctueuse : « Ton corps est à Dieu, susurra-t-elle, à nous ses représentants sur terre, et ton droit d'en disposer est nul ».

Ensuite une autre ombre qui semblait ne consister qu'en reflets métalliques et qui tenait érigée une bannière flottant au vent : « Ne plonge pas dans cette eau énervante, m'ordonna-t-elle, tu n'as pas le droit de disposer de ton corps à ton gré ; il est à la patrie et à nous, qui commandons pour la défendre ».

Puis une ombre qui portait casquette à visière, était vêtue

d'une tunique de cuir et tenait à la main un fouet à neuf queues : « Décampe, gronda-t-elle, ton corps appartient au corps social ».

Et puis un fantôme encore. Celui-là était habillé d'une longue redingote noire qui lui tombait sur les talons. Sous le bras, il portait un livre menaçant, épais, noir. « Que veux-tu faire, mon enfant, murmura-t-il, mielleusement, ne sais-tu pas que ton corps est destiné à être un vase de vertu ? »

Et de droite, de gauche, il surgissait ainsi toutes sortes de revenants ayant figures d'hommes, et qui gesticulaient et clamaient sur toutes sortes de tons et de modes que mon corps appartenait à quelque chose ou à quelqu'un qui n'était pas « moi ».

Mais je me suis insurgé et je ne les ai pas écoutées, ces ombres à apparence d'êtres humains.

Car je suis individualiste et anarchiste et « mon corps est à moi... »

Et c'est à moi de savoir s'il est opportun ou non de le laisser baigner par les vagues prometteuses, ondoyantes et pénétrantes du fleuve de la volupté.

E. ARMAND

l'en dehors n°120-121 - début novembre 1927

Prostitutions

« Honneur à celles qui, héroïques, préfèrent la mort à l'infâme prostitution... Mon cœur de femme les glorifie. Evidemment je conçois qu'une femme ait un ami ou dix amis, si cela lui convient. Mais, sans désir, livrer son être pour un morceau de pain... commerce odieux que l'excuse même de l'amour maternel ne saurait purifier. »

[Libertaire du 29 juillet]

C'est au courant d'un article dont les idées en général me semblent excellentes, que Félicie Numietska écrit ce paragraphe.

Que cette camarade n'éprouve pas le désir d'aller offrir son corps au passant en rut, que la plupart des femmes jugent de même, je le conçois très aisément.

Mais, que penser aussi à l'idée de se courber douze et quinze heures sur la couture, d'aller s'étioler dans les ateliers malsains où, pour deux ou trois francs les femmes repassent, cousent, piquent à la machine, mettent le sucre ou les gâteaux en boîtes en des salles qu'on n'aère jamais et dont la température est celle d'une serre...

N'est-ce point prostituer ses bras ? n'est-ce point prostituer sa force, sa santé, sa jeunesse ? n'est-ce point se prostituer toute que consacrer des heures et des heures à tel travail ?

Et n'est-ce point prostituer son cerveau que d'enseigner à des enfants des choses que l'on sait fausses, d'écrire des livres, des articles, non pour la joie de jeter ses idées, mais pour en retirer de l'argent.

Que des femmes aiment mieux prostituer leur sexe, qu'elles préfèrent aux douze ou quinze heures d'atelier les deux ou trois heures nécessaires au racolage des quelques mâles qui leur assureront la pâture, je ne vois rien là qu'une des formes de la prostitution. Qu'elle déplaie plus qu'une autre à certaines femmes, il n'y a là qu'une question de tempérament et de goût. Il n'est pas plus honorable d'employer ses mains à chiffonner artistiquement des dentelles inutiles que de prêter son sexe à l'homme qui passe, affamé d'amour.

Félicie Numietska, qui a telle horreur du trafic de telle partie de son corps, semble oublier un point important.

De son aveu même, le nombre d'amis jouissant du corps d'une femme importe peu et là n'est point la prostitution ; elle est dans le fait de se vendre.

Et de ceci ressort clairement que la prostitution de la femme à un seul homme est aussi digne de répulsion que la prostitution à dix, vingt, cent..., autant que l'on voudra.

Mais alors la grande majorité des femmes sont des prostituées, des prostituées honnêtes, celles qui sans désir et sans

plaisir accomplissent le « devoir conjugal », qu'elles soient mariées ou non ; parce que l'homme apporte la pâture ; parce que l'homme les loge et les habille, les « entretient », elles, les putains honnêtes, qui méprisent hautement celles qui font métier de l'amour.

Que de femmes alors, camarade Numietska, doivent vous inspirer le dégoût ! Regardez autour de vous toute cette floraison de prostitution, tous ces sexes de femmes loués soit pour une heure, à celui qui peut assurer un repas, pour une nuit, à qui fournit la croûte et l'abri quotidien, soit pour un an, deux ans ou toute la vie, à celui qui a des rentes ou qui gagne suffisamment pour avoir une femme à domicile. Simple question d'omnibus, de voiture de louage ou de voiture de maître... et je pourrais parler de la voiture de camionnage, c'est à dire de la femme prise pour utilité de commerce.

Quel flot envahissant de boue, quel commerce odieux que vous ne pouvez excuser, camarade, puisque la raison de l'amour maternel ne saurait même le purifier !

Soyez donc logique jusqu'au bout, camarade Numietska, et ne vous perdez pas — vous qui vous croyez affranchie des préjugés — dans le vague des lois morales déclarant bonne la prostitution des bras, des jambes, du cerveau, et honteuse la prostitution du sexe. La matrice de la femme est une partie du corps qu'il n'est pas plus agréable de prostituer que telle ou telle autre.

Dites avec nous : « Toute prostitution est mauvaise. Sachons vouloir travailler librement, dans la joie, et aimer librement, dans la joie, celui ou ceux que nous désirerons. »

Ne laissez pas croire que vous abhorrez seulement un genre de prostitution.

Et surtout ne dites pas : « Honneur à celles qui, héroïques, préfèrent la mort à l'infâme prostitution. Mon cœur de femme les glorifie. »

Je ne sais si votre « cœur de femme » peut glorifier celles qui n'ont eu de dégoût que pour une forme de prostitution. Leur

mort ne les montre pas héroïques. Elle ne fait que nous affirmer leur préférence, leur volonté de ne louer que leurs membres ou leur cerveau, à l'exclusion de leur sexe de femmes.

Elles ne sont ni à louer ni à blâmer. Elles ne furent ni plus ni moins prostituées que les autres. Elles meurent du chômage dans la forme de prostitution qu'elles avaient choisie, et qu'elles n'ont pas voulu ou pu remplacer par une autre...

Leur acte ne saurait nous intéresser ; nous y voyons un acte de résignation.

Camarade, parlez de goût, de penchant, de préférence, mais n'établissez pas d'échelle dans la prostitution. La plus terrible, celle dont on parle le moins, que tous considèrent comme d'essence supérieure, c'est la prostitution du cerveau dans laquelle la femme concurrence l'homme. Cette prostitution est la plus dangereuse, dis-je, parce que sa nocivité ne se termine pas avec l'acte, mais s'étend comme une tache d'huile.

Allons, pas de particularisme, dressons-nous à côté des hommes pour la libération du corps humain que l'ignorance et la lâcheté ont jeté dans la prostitution.

Anna MAHÉ

l'anarchie n°17 - 3 août 1905

J'suis à vendre...

Qui qu' c'est qui m'veut ?
on peut m'prendre !
J'suis à vendre...
Oh ! ça' ne s'ra pas pour longtemps,
puisqu' vous voulez d'là franchise :
ben vrai qu' c'est pas pour d'la gourmandise,
c'est simplement pour d'l'argent.

J'vous raconterai des tas d'histoires :
des « je t'adore », des « mon petit chéri »,
vous ?...
vous f'rez semblant de m'croire,
vous m'donnerez du pèz' et ça s'ra fini...

Quoi qu' vous voulez, faut pas qu'on crève,
y a tant d'chômag' un peu partout.
Quand on chômm' pas, on fait la grève,
en fin d'compte, on a jamais le sou.
Tout ce qu'le mond' fait, faut ben qu'ça s'tasse
les hom's ont froid, et ils ont faim,
ils leur faut du boulot, d'la pap'rasse,
leur « chez-moi », du fric, du pain...

Mais, quand ils en ont mar' des affaires,
et qu'ils veul'nt rigoler un peu,
quand i's ont b'soin de s'distraire
et qu'ça leur toque d'êt' amoureux,
c'est auprès de moi,
la vieille putain,
qu'ils noient leur poisse et leur chagrin !

Ah ! là ! là ! c'qui peuv' m'en dir' des histoires
quand i's s'mett'nt à tout m'dégoiser
les purées, la mouis' et les sal'tés et les déboires...
y a qu'à en rir' pour pas pleurer !

Pis, après tout, j'vends ce qu'j'ai !
Ya des rupins qui vend'nt des mitrailleuses,
d'là poudre, des ball's et des canons !
Y sont mieux vus qu'moi,
j'suis pourtant pas ben dangereuse,
mais... je roul' pas sur des millions.
Vous allez m'dire : « mais, t'as un homm',
ton marocain, c'lui qu'tu nourris ? »

Mais, quoi qu'ça peut vous fair' en somme ?
moi j'l'gobe et a m'suffit.

Ah ! ben sûr qu' c'est pas un typ' qui reluit,
mais si plaît'pas, pourquoi m'l'dire, plutôt qu'à lui ?

Et puis, demain, quand j'crèverai,
ou qu'j'aurais un' sale histoire
vous tous qu'la putain aura amusé...
vous vous balanc'rez d'mes déboires !

Et sans pitié pour mon métier,
sans vous fair' de bil' pour ma misère
vous saurez dir' railleurs, austères...
« Bah ! ça n'était qu'du fumier ».

Qui qu'c'est qui m'veut ?...
on peut m'prendre,

J' suis à vendre !

MARIE-CLAIRE

[Marie-Claire Maguelonne]

(Octobre 1935.)

l'en dehors n°291 - mi-février 1936

D'une FEMME aux FEMMES et FILLES de syndicalistes, révolutionnaires, communistes et anarchistes

Dans tous les congrès, qu'ils soient organisés par des politiciens ou des révolutionnaires, vous ne figurez pas, ô femmes. Et cependant, sans vous, il n'est ni révolution, ni émancipation, ni libération à attendre. Il n'y a même pas, sans vous, d'humanité possible, puisque c'est vous qui perpétuez l'espèce et, que si vous

le vouliez, la vie humaine disparaîtrait de la terre. Les hommes pourraient, TOUS, être débarrassés des préjugés et des superstitions qui rendent l'existence si morose, si terne, si pénible ; si vous, ô femmes, vous ne l'êtes pas, l'humanité ne le sera pas non plus.

Dans tous les partis et dans tous les milieux l'homme vous considère comme sa propriété et non *comme son égale* ; hors de la maison il parle sans cesse de réformes, d'émancipation, de révolution et, dans sa maison, il n'a rien de réformé, d'émancipé, de « révolutionné ». Il se considère comme le possesseur de votre corps, le propriétaire de vos sentiments et désirs, le contrôleur de vos besoins de changement ; il vous demande compte de vos absences ; il vous interroge sur vos lectures ; il vous questionne sur ce que vous faites quand, lui, le maître, n'est pas là. Et cela, tout en exigeant que vous vous pliez aux conséquences de la vie qu'il vous a faite en vous infligeant la charge de la maternité. Femmes, réfléchissez :

Vos pensées, vos sentiments, votre corps sont à vous.

C'est surtout en matière d'amour que l'homme se révèle tyranique à votre égard. Sans se rendre compte de toute la peine que représente pour vous la cohabitation, il veut monopoliser vos caresses, il exige de vous la fidélité sexuelle. Est-ce que l'effort que vous faites pour tenir le ménage en ordre, est-ce que les douleurs de l'enfantement et les soins que réclament la progéniture dont il vous a gratifiée n'équivalent pas au salaire que le mari ou le compagnon rapporte à la maison ? Sans compter que vous aussi, il vous arrive fréquemment de travailler au dehors ou d'être son associée dans ses occupations, faute de quoi le ménage ne joindrait pas les deux bouts. Est-ce qu'il réclame le monopole de la fidélité sexuelle de la femme qui nettoie sa chambre quand il gîte à l'hôtel, ou qui prépare son repas, quand il mange au restaurant ?

Qu'est-ce que ce syndicaliste, ce révolutionnaire, ce commu-

niste, cet anarchiste qui vous menace de vous mettre à la porte parce que vos désirs ou vos sentiments se portent sur un autre que sur lui et qui s'en va dans les réunions publiques ou privées parler d'émanciper l'humanité ou le prolétariat de la domination des bourgeois et de l'exploitation des patrons ?

Qu'il commence donc à ne plus exercer de dictature sur la femme qui cohabite avec lui. Qu'il cesse donc de l'exploiter en faisant de sa fidélité sentimentale ou sexuelle la raison d'être de l'intérêt qu'il lui porte.

—o—

Femme ou compagne de mari ou de compagnon qui s'affiche syndicaliste, révolutionnaire, communiste ou anarchiste, demande donc à ton partenaire ce qui l'a poussé à cohabiter avec toi. Était-ce pour te réduire au rôle de servante de ses volontés, d'esclave ménagère, d'associée économique ? — Ou bien parce qu'il espérait trouver en toi une camarade de lutte, une amie qui comprenne ses souffrances, une compagne que ses idées, ses aspirations, ses revendications intéresseraient. S'il te prend tout bonnement pour une pondeuse, ou une domestique, à quoi rime son syndicalisme, son révolutionnarisme, son communisme, son anarchisme ? Ce sont des mots, de pauvres mots, et rien de plus.

Si l'homme avec lequel tu vis te considère comme sa camarade ou son amie, il doit également t'envisager *comme son égale* et ne vouloir rien qui « *t'enchaîne* » à lui. S'il te considère comme son égale, il ne peut prétendre à un droit de propriété quelconque sur toi. S'il te regarde comme sa camarade, il ne te laissera pas croupir dans les préjugés d'ordre religieux ou bourgeois qui racontent qu'une femme ne peut ou doit ressentir d'amour que pour un homme dans le même temps ou n'éprouver de joies sexuelles qu'avec un homme, toujours le même ; ou qui font considérer comme inférieurs aux autres jouissances les plaisirs de la chair. S'il te considère comme une camarade, il te mettra — si tu les ignores — au courant des idées et des pratiques

libératrices ou subversives en matière sexuelle, quand ce ne serait que pour te permettre de te déterminer. S'il voit en toi une amie, les voluptés que tu pourras te procurer hors du logis le rendront aussi heureux que celles que tu trouveras à la maison, car nul ne peut se dire ami d'autrui qui ne se réjouit pas de ses joies.

Et quand même *tu désirerais* avoir un enfant d'un autre homme que celui avec lequel tu cohabites, *ton corps n'est-il pas à toi ?* Les services que tu rends à celui, à ceux avec qui tu vis en commun, l'affection qu'il prétend ou qu'ils prétendent avoir pour toi ne suffiront-ils pas à rendre ce « nouveau camarade » le bienvenu dans la famille ou dans le ménage ?

Fille ou femme de militant aux idées avancées, ta vie sentimentale t'appartient, que tu vives seule ou non.

N'accepte de cohabiter qu'avec l'homme qui te reconnaîtra son égale, c'est-à-dire, en ménage ou non, *la libre disposition de ton corps.*

Marguerite DESPRÉS

l'en dehors n°122, mi-novembre 1927

* * *

Nous éditerons sous la forme de tract l'appel de Marguerite Després ; mais pour ne créer aucune confusion, nous tenons à le faire suivre de la thèse que nous exposons et défendons dans l'en dehors :

La thèse de la « camaraderie amoureuse ».

Par *camaraderie amoureuse*, les individualistes à notre façon entendent plus spécialement l'intégration dans la camaraderie des diverses sortes de réalisations *sentimentalo-sexuelles*. Autrement dit leur thèse de la camaraderie amoureuse comporte un *libre contrat d'association* (résiliable selon préavis ou non, après entente préalable) conclu entre des individualistes anarchistes de *sexe différent* possédant les notions d'hygiène sexuelle nécessaires, dont le but est *d'assurer* les co-contractants contre certains aléas de l'expérience amoureuse, entre autres : *le refus, la rupture, la jalousie, l'exclusivisme, le propriétaireisme, l'unicité, la coquetterie,*

le caprice, l'indifférence, le flirt, le tant pis pour toi, le recours à la prostitution.

l'en dehors, ibid.

Pourquoi nous sommes individualistes

Une théorie critiquée, honnie, salie... Que d'épithètes, que d'injures, que de calomnies sont associées au terme d'individualisme ! Et combien de nigauds et de naïfs sont prêts à avaler les boniments faciles de ceux qui combattent l'individualisme, souvent avec mauvaise foi. Aussi il ne sera assurément pas superflu, de répéter une fois de plus nos arguments sur une question aussi passionnante.

Oui, nous sommes individualistes. Notre anarchisme n'a pas d'autre base, d'autre raison d'être que nos désirs de vie et de bonheur. Si nous nous révoltons c'est parce que nous voulons vivre ! Si nous combattons l'autorité, c'est parce qu'elle nous gêne. Si nous cherchons à briser toutes nos chaînes, c'est parce que notre développement harmonique n'est possible qu'avec la liberté, l'indépendance absolue.

*

* *

Je suis vivant. J'ai été jeté dans la vie, par suite d'un hasard génital ou d'une imprudence conjugale que je ne veux approfondir. Je suis vivant, mon organisme fonctionne, je sais que pour continuer à vivre, il me faut satisfaire aux exigences normales, aux besoins vitaux de mon individualité. Je sais aussi que la vie n'est bonne, que les jours ne sont délicieux qu'en dehors de toute contrainte, de toute privation, de toute réglementation imposée.

Je sais toutes ces choses. Elles sont d'ailleurs bien simples et pourtant voilà toute la bande des sophistes qui se dirige vers moi

avec des paroles trompeuses et des théories émasculatrices.

Les voilà, les curés en soutane ou en jaquette, les socialistes tricolores, rouges ou noirs, les pasteurs ouvriers et les bergers patriotes ! Voilà le code et l'Évangile, le drapeau de France et celui du syndicat, la carte d'électeur et celle de la C.G.T., le crucifix et l'églantine !

Ah ! tu veux vivre, individu ! Choisis d'abord parmi nos dogmes nos morales, nos crédos. Nous avons des devoirs à t'imposer et des « droits » à t'imposer également ! Viens dans notre église, dans notre caserne, dans notre troupeau. Individu, tu n'es rien ! Nous allons t'apprendre qu'au dessus de tes aspirations personnelles et de ta petitesse... il y a la Masse, il y a Dieu, et la patrie, et le prolétariat, et la société, et l'humanité, et la cause, et la classe ouvrière...

Entends-tu homme, les paroles que prononcent tes ennemis ? Tu ne seras pas toi même, ta volonté ne s'exercera jamais, ton initiative sera brisée, tu ne seras rien. Un rouage, un automate, un esclave que des malins utiliseront au nom d'une Entité ou d'une Idole devant laquelle tu devras rester courbé dans la poussière de la résignation...

*

* *

Les religieux disaient naguère — et ils le répètent encore à ceux qui veulent bien toujours les entendre — que la vie humaine ne portait pas en elle même son but et sa finalité. Sorti des mains d'un créateur tout puissant, l'homme ne possédait par lui même aucune valeur. Sa force, son intelligence, ses vertus, ses qualités, il devait tout à Dieu. Aussi devait il profondément s'humilier devant son Maître, compter sur sa providence et s'incliner sans murmures devant l'omnipotence céleste. Venu de Dieu, ne vivant que parce que Dieu voulait bien le lui permettre, brin de paille sous la botte d'un géant ; tous ses actes devaient s'inspirer de la volonté divine et toute sa vie ne devait être qu'un acte de sou-

mission religieuse.

Vivre pour Dieu ! Piétiner l'individu, l'empêcher de goûter aux joies de l'existence et le subordonner aux caprices et aux privilèges des sorciers de toutes les époques — voilà la conception théologique de la vie humaine, voilà le but, voilà le rôle de toutes les religions.

On parle d'abord de vie éternelle. Notre présence sur la planète terrestre est de courte durée, elle ne présente aucun intérêt. C'est la vie future qu'il faut mériter ! Et la religion explique tous les actes qu'il faut accomplir pour gagner le Paradis — de Jéhovah ou de Mahomet.

Il faut selon les maximes du Christ s'inspirer de deux principes : « le détachement du monde et l'attachement à Dieu seul. » Pour réaliser cette perfection, il faut renoncer catégoriquement à tous les biens terrestres, à toutes les jouissances et s'astreindre à de sévères mortifications.

Il faut être chaste, parce qu'il est bien plus facile de n'être attaché qu'à Dieu quand on vit dans la continence, que lorsqu'on partage sa vitalité entre Dieu et la créature humaine, dans une liaison amoureuse.

Il faut être pauvre, se détacher des biens de ce monde, quitter toute richesse pour mériter les ultimes félicités.

Il faut être obéissant, renoncer à tout orgueil, à tout amour-propre, ne plus exercer aucune volonté pour devenir vraiment le serviteur de Dieu... et de ses représentants.

C'est ainsi que s'édifient le mensonge religieux et l'exploitation cléricale. La conception théologique est profondément contraire à l'individu. Elle le trompe, elle le berne, elle l'exploite — au nom d'un Etre supérieur. Mais l'individualiste ne se soucie plus du croquemitaine et de ceux qui s'en servent. Il veut vivre ! La chasteté, l'esclavage, la misère lui semblent des calamités qu'il cherche à éloigner de son être avide de joie réelle et de bonheur immédiat !

*
* *

Mais tandis que l'homme noir disparaît avec ses fétiches et ses superstitions, tandis que l'être humain libéré de l'erreur religieuse, aspire à l'indépendance, voici venir d'autres bergers, d'autres exploiters.

Reste à genoux, imbécile ! Dieu n'existe plus, mais dans le temple dont nous l'avons chassé, contemple les déesses laïques qui le remplacent.

Famille, patrie, humanité : trinité positiviste, nouvelle mystification des calotins républicains et anticléricaux.

Et la même antienne recommence !

L'individu n'est rien par lui-même, il ne peut rien, il ne possède rien. Sa vie, il la tient de ses parents et ne peut la développer que dans la Famille. La famille ne peut accomplir son oeuvre que sous la protection de la grande famille nationale : la Patrie. Et les patries s'équilibrent dans le monde par l'ordre, par le progrès, par la justice !!!

Et voilà tout le cortège des obligations et des sanctions qui défile : devoirs envers la famille, envers la patrie, envers la société. Fils respectueux et soumis, soldat dévoué, contribuable docile, citoyen vertueux, ouvrier avachi et père de famille résigné ! Voilà les fonctions auxquelles l'individu ne saurait songer à se soustraire, à se dérober, elles lui sont supérieures. Et puisqu'on lui dit qu'il ne vit pas pour lui, mais pour les autres, qu'il ne constitue qu'un fétu emporté par la bourrasque — il lui faut accepter les décisions collectives, les gestes imposés, les catéchismes et les servitudes.

L'arbre n'est rien... la forêt est tout ! Tuons l'individu... pour le bien de la Société !

*
* *

La conception théologique et la conception positiviste qui tend à la remplacer dans les mœurs modernes et dans les institutions contemporaines, procèdent incontestablement d'un même état d'esprit, emploient les mêmes tactiques, les mêmes moyens d'action et si les principes invoqués sont différents, ils n'en aboutissent pas moins à un résultat identique ; l'asservissement des croyants par les bénéficiaires de la doctrine ou de la religion.

L'exploitation religieuse s'exerce désormais avec difficulté. On ne veut plus renoncer à une chose tangible — la vie présente — en vue d'une chose très hypothétique et certainement mensongère — la vie future des Paradis.

L'exploitation sociale est plus dangereuse. Les devoirs qu'elle dicte sont plus habilement proposés, les dogmes qu'elle énonce sont moins imaginaires et plus conformes à la mentalité moderne. La route de la vie humaine n'en est pas moins jalonnée de défenses et d'interdictions, de contraintes et de restrictions. L'individu ne traîne plus le boulet *Religion*, mais il plie sous le poids de la croix *Société*.

Alors que les prêtres se basaient sur la tromperie grossière, sur le fanatisme et l'ignorance absolue, leurs successeurs plus adroits savent canaliser à leur profit, les nécessités logiques de la vie des hommes.

Certes l'homme ne peut vivre seul, certes il a besoin de ses semblables — mais ses semblables n'ont-ils pas besoin de lui ?

Il périrait indéniablement dès sa naissance, si des mains affectueuses ne lui permettaient d'acquérir les premiers éléments de son futur développement.

Il périrait également — ou tout au moins il dégénérerait — s'il se trouvait placé dans un complet isolement et s'il lui fallait satisfaire à tous ses besoins actuels, sans autres moyens d'action que ses capacités strictement personnelles. Livré à ses forces uniques, il disparaît ou il rétrograde. C'est pourquoi il porte son regard vers les êtres de son espèce. Unis ils seront plus forts, ils réagiront plus facilement contre les forces mauvaises, ils subjugueraient la nature et augmenteraient leurs possibilités de bien-être.

Je reviendrai plus loin sur les rapports de l'homme avec ses semblables et sur la camaraderie qui doit résulter de ces rapports et nous verrons alors que seul l'individualiste est vraiment communiste, que seul l'égoïste, celui qui veut vivre, est capable de pratiquer consciemment l'entraide avec son voisin. Pour l'instant contentons nous de formuler le côté négatif de notre conception.

*
* *

Je ne veux pas vivre pour Dieu parce que c'est un mythe, une blague.

Je ne veux pas vivre pour une entité écraseuse, parce que seuls mon bonheur, ma joie m'intéressent et que tous mes actes, tous mes efforts ne sauraient avoir d'autre but que d'épanouir toujours davantage ma personnalité, par la camaraderie et l'entente quand cela est possible, par la lutte quand cela est nécessaire.

Je ne veux pas vivre pour la famille, considérée comme une institution, comme un dogme. Il se peut que des rapports fraternels s'établissent entre individus d'une même filiation — au même titre qu'entre des étrangers. Ce n'est pas en vertu d'un devoir que je veux agir amicalement avec mes ascendants ou mes collatéraux. Si je rencontre chez eux de la camaraderie, j'agirais avec réciprocité, mais s'ils m'oppriment, s'ils prétendent au nom de leur préjugés m'assujettir à leurs routines, je me révolte, je les combats... Et au nom de quoi ou de qui prétendez-vous m'en empêcher, puisque je veux vivre, puisqu'il n'y a rien de supérieur à « moi » ? Au diable la famille si elle me gêne, si elle m'opprime...

Et la solidarité nationale, sociale et corporative ! Quelles blagues ! Que m'importe que ce bonhomme soit Français comme moi, qu'il exerce ainsi que moi le métier de comptable ou de boulanger ? En quoi sa qualité nationale peut elle m'intéresser ? J'aime mieux le Turc qui sera mon ami que le Parisien qui me fait des « roseries », me calomnie, m'exploite. Je préfère à l'homme

de mon métier qui est un inconscient ou un adversaire, celui qui me tend la main, quelle que soit sa « position » sociale. Et il y a des gens pour contester de telles banalités !

Avant d'être ouvrier, français, citoyen, je suis un homme, j'ai des besoins humains à satisfaire. Veux-tu être mon camarade ? Alors aidons-nous mutuellement, ce sera notre intérêt commun. Mais si tu ne veux pas respecter mon autonomie, si tu empiètes sur mon individu, je te combattrais qui que tu sois, concitoyen, confrère, compatriote ! Je ne veux pas de la solidarité hypocrite et conventionnelle, de ta fraternité menteuse et tyrannique. C'est la solidarité humaine que nous voulons réaliser — anarchistes-individualistes.

*
* *

Ces deux termes ne sont pas séparables. Un anarchiste conscient est forcément individualiste et nous montrerons que l'individualiste intégral est amené à combattre forcément toute autorité...

Voilà pourquoi nous sommes individualistes. Nous en avons assez d'être roulés au nom des blagues les plus mensongères ! Nous en avons assez de sacrifier notre vie, notre personnalité sur les autels où officient les charlatans de la bondieuserie, de la démocratie ou du socialisme ouvrier !

Révoltons-nous, affirmons pour l'homme le droit de vivre enfin pour lui-même. Amoureux de la vie, de la liberté, moquons nous de tous les dogmes et de tous les mensonges : la seule bataille qui nous intéresse est celle qui se livre pour l'individu, pour nous pour nos amis, pour notre bonheur ! Soyons individualistes !

André LORULOT
l'anarchie n°268 - 26 mai 1910

Éloge de l'égoïsme

Pauvre égoïsme bafoué à travers les siècles par les profiteurs ou les ignorants, les orateurs qui la font au sentiment et les doctrinaires qui ne voient rien au delà de la fabrication des formules – livres ou pillules, *ad libitum*.

Pauvre égoïsme auquel on en veut d'être vrai, cru, franc ! Pas l'ombre d'un manteau de rhéteur sur ta chair frémissante des caresses de Mère Nature. Pas de rouge, ni de poudre de riz ; pas de demi-teinte ! Pas de langage symbolique ou de paroles métaphysiques ! Tu dis les choses comme elles te viennent, sans fioritures, sans complications, sans hyperboles.

Tu es une manière de Paysan du Danube et tous ceux qui aiment à ce qu'on s'exprime et se vête, en y mettant des formes, se liguent contre toi. Ils accourent de tous les points de l'horizon intellectuel, moral, spirituel. Et ils accourent en gueulant : « Soucie-toi d'abord de Dieu, de la loi, de la règle ; soucie-toi d'abord du voisin ; dévoue-toi pour l'humanité, pour l'Eglise, pour la société, pour la collectivité, pour la nation, pour le parti, pour ton semblable, pour ton frère. Sacrifie-toi, sacrifie-toi, sacrifie-toi. »

Haro sur le misérable qui ne veut pas se soucier d'autrui, du non-moi, de son prochain. Pareil bandit n'est pas digne de vivre. Qu'on le ligotte, qu'on le lapide, qu'on le brûle, qu'on le fusille, qu'on l'assomme et qu'on le jette dans un puits, où il ira rejoindre la vérité.

Car égoïsme et vérité, vous ne faites qu'un.

Que dis-tu, ô égoïsme, qui motive les clameurs, la haine, les persécutions, les coups, la lapidation, la mise à mort. Tu dis ceci : « Votre altruisme et votre sentimentalisme sont du chiqué. Vivez pour vous d'abord, chacun pour soi. Et ne tolérez pas qu'on vous fasse du boniment. Vivez pour vous et développez-vous au maximum de vos possibilités, refusez-vous à vous laisser dominer, exploiter, mener, influencer diriger, orienter, bourrer le crâne. Rejetez tout ce qui est de nature à empiéter sur ce que

vous êtes, c'est-à-dire sur ce que vous produisez par votre effort personnel. Insouciez-vous du passé comme de l'avenir — le passé, ceux qui vous ont précédé, l'ont mis à contribution, et en ont joui — vous ne leur devez rien. L'avenir, ceux qui vous suivront le détermineront et le modèleront à leur façon : ils ne vous devront rien. Commencez par vous. »

L'altruiste dit : que chacun commence par autrui, ce qui revient à dire : lui impose une règle de conduite générale, une doctrine universelle, une formule globale convenant à tous et à chacun. — L'égoïste dit : que chacun commence *par soi*, c'est-à-dire s'impose une règle de conduite, une doctrine, une formule bonne pour lui, pour son déterminisme, pour son tempérament. D'abord.

L'altruiste dit : mon programme vous rendra heureux, adoptez-le les yeux fermés et cela *a priori*. — L'égoïste dit : Voyez donc si ma conception de la vie peut faire votre bonheur et ne l'adoptez qu'*a posteriori*. En attendant, fichez-moi la paix, comme je vous la fiche. Ne vous mêlez pas plus de mes affaires, que je me mêle des vôtres.

L'altruiste dit : tu ne vaux que par les autres. — L'égoïste dit : je vaux autant que toi.

L'altruiste dit : ta liberté s'arrête là où elle risquerait d'empiéter sur la loi commune. — L'égoïste dit : ta liberté s'arrête là où elle empiète sur la mienne.

L'altruiste dit : règle tes rapports avec les autres hommes par un contrat qui t'es imposé, avant que tu aies pu en discuter, par la majorité, un parti, une oligarchie, une élite, un homme. — L'égoïste dit : je ne passe de contrat avec toi qu'à condition que j'aie pu préalablement le discuter et que je puisse le résilier quand je me trouverai lésé.

L'altruiste dit : quand tu t'associes, tu deviens la propriété de l'association ; sa chose, sa dépendance. — L'égoïste dit : quand je m'associe, l'association devient ma propriété, ma chose, un moyen d'affirmer encore plus mon individualité.

L'altruiste a toujours à la bouche un désir avoué ou occulte

de spiritualiser autrui, de supprimer ou de refouler ce qu'il y a de matériel en lui, de réduire le physique à un plan secondaire. — L'égoïste dit : il n'y a que ma peau qui compte, tout, en moi est physique et chimique. Le reste est sottise et exploitation.

Si, dès l'origine, chacun avait considéré sa peau comme la seule chose qui vaille la peine d'être prise au sérieux, il n'y aurait eu ni domination, ni exploitation, ni guerre, ni esclavage, ni étatismisme d'un genre ou d'un autre. Chaque fois que dans un milieu humain, la mentalité sera telle que personne ne voudra se sacrifier pour le profit ou l'intérêt ou les ambitions d'un autre, il n'y aura ni domination, ni exploitation, ni guerre, ni esclavage, ni étatismisme. Il en sera de même chaque fois que dans un groupement d'homme quelconque, nul ne consentira à laisser empiéter autrui sur ce qu'il est ou sur ce qu'il produit par son propre effort. Qu'on soit isolé ou associé, cela ne change rien aux choses.

L'altruiste dit : restriction et constriction égales. — L'égoïste dit : liberté et autonomie égales.

L'altruiste résout le problème par la soumission. L'égoïste par la liberté. — L'altruiste déclare que l'ordre est la fille de la soumission. L'égoïste dit que la liberté est la mère de l'ordre.

Mussolini, Hitler et tous les dictateurs de tous les temps sont des altruistes fieffés : ils veulent relever, réveiller, réformer, renouveler les Italiens, les Allemands ; les combler, les accabler des bienfaits. Ils sont contre l'égoïsme et les égoïstes, contre le matérialisme et les bas appétits, bien sûr. Ils s'appuient sur la religion, une mystique de masse, une psychose nationaliste, etc.

Les rois du pétrole, des canons, des allumettes, du cochon, ne sont pas des égoïstes et sont toujours partis en guerre contre l'égoïsme et « l'intérêt individuel avant tout ». Ces gens-là sont pour l'église, les bonnes mœurs, la famille, l'Etat et le sentiment ; de leurs deniers ils protègent tout ce qui prêche de s'oublier pour autrui. Certains d'entre eux le préconisent en chaire, d'autres dans les Parlements. Entendez-les tonner contre les suspects d'« un matérialisme qui fait une brute de l'homme ».

Jouons donc cartes sur table.

Ni Mussolini, ni Hitler, ni les rois de la presse et des armements n'existeraient un seul instant si chaque homme et chaque femme, pris individuellement, regardait comme leur ennemi quiconque leur conseillerait de ou les contraindrait à subordonner un seul instant de leur vie à un idéal collectif, que dis-je à *un idéal quelconque*.

Jamais ces gens-là n'ont été des hédonistes. Ils n'ont jamais voulu faire de leur activité un plaisir continu. Ce sont des ambitieux, des illuminés, des privilégiés ou des monopoleurs dont la vie est empoisonnée par la crainte d'un attentat, ou celle d'être jetés en bas du pouvoir par un concurrent ou par une révolte, par la perspective de la faillite ou du suicide ou de la ruine sous une forme ou sous une autre ou que sais-je encore ? Les faits sont là qui parlent : TOUT CE QU'ILS SONT OU ONT DEPEND D'AUTRUI — *du bon vouloir des autres*.

Des égoïstes, ça ; des hédonistes, ça !

Il ne faudrait pas pourtant nous faire prendre des vessies pour des lanternes.

E. ARMAND

La Voix libertaire n°234 - 26 Août 1933

Contre tous les communismes

Réponse au cam. D. de *L'Emancipateur*, Belgique.

Votre article *Expériences et Conseils*, inspiré par des sentiments élevés, m'a beaucoup plu. Néanmoins, je dois vous avouer que je ne partage pas certaines de vos vues.

J'estime, en effet, que la possession individuelle de la terre, de l'habitation familiale, des moyens propres à transformer ou à transporter la matière, etc... (que les foudres de la loi garantissent actuellement à une minorité de possédants, mais que garantirait

le respect réciproque des droits acquis par le travail, dans une société où chacun serait possesseur de son moyen de production et maître de la destination à donner au produit lui-même) est la condition *sine qua non*, parce que naturelle, de l'indépendance économique de tous.

Pour obtenir une preuve que cette condition est bien celle dictée par la Nature elle-même à l'activité libre des hommes, reportons-nous, par la pensée, à quelques centaines de milliers d'années en arrière... N'est-ce pas du jour où notre ancêtre des cavernes abandonna aux mains du premier des sorciers, la massue de silex dont il était le créateur et par conséquent le *propriétaire indiscutable* — massue qui constituait outre l'arme de défense de sa liberté et de son habitat, l'outil de son indépendance économique — n'est-ce pas du jour de cet abandon, dis-je, contre des promesses de le garantir (par la seule vertu des sortilèges et des tours de passe-passe) des effets des éléments naturels déchaînés, que naquit la première des sujétions ?...

Je pense donc que si l'ensemble de l'humanité est de nos jours économiquement à la merci d'une poignée de parasites, ceci est dû non pas à l'institution de la propriété individuelle elle-même, mais bien au contraire au fait que l'immense majorité des humains s'est depuis longtemps déjà laissée dépouiller par la ruse ou la violence de sa part de propriété, et qu'aujourd'hui chacun de ses composants ne possède plus le lopin individuel de terre, base primitive et éternelle de toute indépendance.

Ce qui serait désirable, ce serait pouvoir assurer à chacun la propriété du sol qu'il cultive, de la maison qu'il a construite, de son moyen de production, de sa faculté d'échange.

Libre à lui d'associer ses efforts, sans aliéner sa part de propriété garantie de son indépendance, à ceux de ses voisins pour un travail et un temps déterminés, s'il le juge avantageux à ses intérêts du moment. Mais l'association, le groupement, pis aller peut-être inévitable pour l'exécution de certains travaux, ne devrait jamais devenir une obligation inéluctable en une société d'hommes libres.

L'instauration d'un communisme étatiste ou fédéraliste ne pourrait que constituer le pire des esclavages et signifier la mort de toute liberté individuelle.

Tous les moyens de production, de transports et d'échanges concentrés entre des mains anonymes !... celles de l'Etat ou de groupements autonomes... aboutiraient à une monstrueuse machine administrative entre les rouages de laquelle seraient broyées à jamais l'indépendance économique de chaque unité humaine ; la pensée fière et rebelle du hors la loi, du négateur de groupements, du refuseur d'association.

Ce serait l'avilissement de toute dignité, la rétrogradation de l'intelligence, la disparition de toute poésie individuelle. Ce serait l'étouffement des rêves vers plus de liberté, de la Révolte de ceux qui — toujours ! — refuseront de se courber sous n'importe quelle exploitation, qu'elle soit lumineusement drapée dans les révélations d'un Dieu céleste, sous les ordres cassants d'un Chef, dans les décrets démocratiques de la majorité, ou sous les décisions prises, à l'unanimité de lui tout seul, d'un administrateur anarchiste !...

Le communisme, voilà l'ennemi

Tous les communismes : religieux, étatistes ou libertaires ; dont dès maintenant, de nombreux profiteurs trouvent le moyen de tirer le plus clair de leur subsistance, par l'exploitation de la crédulité et du mysticisme des foules auxquelles ils s'adressent... tous sont à combattre, sans distinction, par les véritables anarchistes.

L'Anarchisme ne peut tendre qu'à un but unique : la libération totale de l'individu. Liberté économique par la possession individuelle du moyen de production : terre, atelier, habitation. Liberté de pensée, par l'étude personnelle des lois naturelles qui régissent les rapports entre les hommes et le milieu ambiant.

Tous les catéchismes religieux, philosophiques ou économiques, y compris ceux des pontifes du non-sens dénommé

communisme anarchiste, sont à dénoncer comme entreprises criminelles destinées à perpétuer en les cerveaux dénués d'esprit critique, la foi en une entité quelconque, les fausses connaissances, l'acceptation irraisonnée d'un mode, *a prioriste*, d'organisation économique de la société dans son ensemble.

Engageons les nouveaux venus parmi nous, à tout passer à l'examen de la raison et au crible de la critique, et à ne rien accepter comme définitif qui n'ait fait, au préalable, l'objet d'expériences positives et contrôlables.

Cela sans respect aucun, sans crainte du sacrilège, et en se riant des cris d'orfraie, intéressés, poussés par les prêtres des communismes de toutes variétés ; lorsqu'ayant enfin compris qu'être anarchiste, c'est simplement penser, vivre et agir d'après son rythme personnel, c'est tout bonnement de « ne pas faire à autrui ce que je ne voudrais pas que l'on me fasse », nos camarades passeront à la flamme purificatrice — comme suggestions dangereuses à l'équilibre mental des hommes — les théories pour collectivités d'eunuques des Fourier, des Karl Marx et autres Saint Pierre Kropotkine.

Pour ne citer que ce dernier, n'eut-il pas le front d'exposer froidement, dans la Bible intitulée « la Conquête du Pain », l'idéal que serait par suite de l'intensification des cultures, la transformation de la surface totale de la planète (et aussi du sous-sol, sans doute, en cas de besoin... ?) en une fourmilière humaine aussi grouillante que répugnante...

Non, merci bien. Nous nous trouvons déjà actuellement plus qu'assez nombreux pour l'entretien de nos oppresseurs actuels, dont nous avons tout au moins l'avantage de connaître le nombre approximatif, sans nous multiplier volontairement, pour l'entretien, en progression géométrique, de nos futurs maîtres, régisseurs ou délégués communistes.

Entre vos communismes altruistes... ? et notre individualisme égoïste, il y a plus, messieurs de la sacro-sainte Confrérie de la Propagande, plus qu'une nuance de théorie, beaucoup plus qu'un abîme.

Il y a tout l'espace incommensurable qui sépare les mirages célestes et merveilleux, mais futurs, promis à la naïveté des pauvres hommes, par les prêtres de toutes religions — dont la vôtre — de la réalité tangible, palpable, visible, des chauds rayons du soleil d'aujourd'hui, des fruits dorés qui, mûris sur nos arbres, vont délecter nos palais de bien-vivants ; de l'amour des hommes, incroyants en vos félicités de demain, mais charnels, et qui, tout de suite, vont cueillir des baisers, non communistes, sur les lèvres de leurs amantes...

Il y a entre tous les communismes et l'anarchisme individualiste, le vide sans fond qui éloigne le Mensonge réaffublé à chaque stade de l'évolution humaine de nouveaux oripeaux — aujourd'hui le travesti communiste — de la Vérité qui, à travers les époques du Pithécanthrope, de Confucius, des Pharaons, de Socrate ou d'Han Ryner, apparaît toujours aussi nue, aussi simple, immédiatement reconnaissable, parce qu'éternellement semblable à elle même.

Contre tous les communismes, conservateurs des rythmes sociaux du passé, exigeant en échange d'un bonheur conscient et organisé... mais à venir... le renoncement de la Personnalité humaine à une Entité collective — je clame qu'anarchiste, et donc logiquement individualiste, seul le bonheur du jour où j'écris ces lignes m'est appréciable ; car Demain... demain je serai mort et rien de ce qui se passera alors ne saurait m'intéresser aujourd'hui !!

Georges WITHOUTNAME

l'en dehors n°33/34 - 25 avril 1924

Le Larbinisme

Le fonctionnarisme est à l'ordre du jour. Toutes les positions sociales émergeant au budget, sont en vogue, à cause du doux

farniente et de la sécurité relative qu'elles comportent. Le rêve caressé par nombre de jeunes gens, aux sentiments étroits, au caractère routinier, est de se tailler une part dans ces nombreux fromages que l'Etat, magnanime, réserve aux gens bien sages, aux dévoués serviteurs.

Que de bassesses, de platitudes, ne commettent-ils pas pour être admis aux emplois recherchés d'une administration publique ou privée !

— Venez-donc, mon cher, c'est une situation de tout repos, un placement sûr, des appointements réguliers, — et, la retraite, au bout, s'il vous plait !! » — Aussi, les plus minimes de ces sinécures, sont-elles assaillies par une nuée de faméliques à qui, le travail effectif et l'effort répugnent.

L'accession de tous aux emplois publics, aux grades et aux dignités, nous a dotés d'une catégorie de ces zélés budgétivores, hypnotisée par les promesses fallacieuses de retraites et autres avantages, dûs à la probité, au talent, à l'exactitude. C'est plutôt une prime au servilisme et au mouchardage.

Pour décrocher la timbale de cet immense mât de cocagne que la société décerne comme faveur, on fait appel aux instincts les plus vils : la concurrence féroce, la jalousie, la délation.

Les plus modestes de ces candidats à la gamelle gouvernementale, bornent leurs aspirations pot au feu, aux maigres emplois de gendarmes, flics, garde-champêtres ou rats de cave.

La vie du fonctionnaire, relativement privilégiée, à l'abri des vicissitudes, exempte des soucis quotidiens, est âprement convoitée par tous les rejetons d'honnêtes gens, qui, sans initiative, sans idéal, se gavent de connaissances aussi truquées que superficielles, pour doubler le cap des examens, qui les lanceront dans les carrières de larbins. D'aucuns contractent un engagement, affrontent la chiourme militaire deviennent des pieds de banc, des rempiles fats et puants, piliers de bouis-bouis et de lupanars, avaries jusqu'aux os, avant leur dernière étape dans la basse domesticité.

Pour couronner dignement leur carrière de servitude, l'Etat

leur consacrent les places enviées de gardiens de square ou de concierges d'aquarium.

Le fonctionnarisme est certes une plaie hideuse ; mais, que les ouvriers, dédaigneux des platitudes et des courbettes, ne jalousent pas les titulaires de ces emplois dégradants. Seuls, les ex-galonnés, rompus à l'obéissance passive, à l'éternelle soumission, ont les aptitudes requises pour remplir ces fonctions, où, le mendigotage et le pourboire, obséquieusement espéré, sont les plus claires ressources d'une existence parasitaire et nuisible.

S'il fallait dénombrer les milliers de ces fainéants que nous entretenons de notre bêtise, nous serions effrayés de la quantité de ces louches individus, survivant à leur sournoise méchanceté.

Tous ces déchets de la gradaille, en rupture de garnison, sont aisés à reconnaître. Non seulement leur livrée vous les désigne, mais encore, tout, dans leur attitude, leur démarche, respire en eux, la méfiance innée du chien à l'attache pour le vagabond malingre et inquiet. Se pavanant dans les allées des jardins publics, le regard scrutateur et soupçonneux, l'oreille aux écornes ; d'une galanterie déplacée pour les pauvrettes qu'ils importunent de leurs privautés graveleuses ; d'une prévenance affectée pour le bourgeois portant beau, ces retour-de-caserne sont d'une insolence étudiée pour les mal-vêtus et les irréguliers, se reposant sur les bancs des promenades. Ils en épient les moindres gestes.

Cette constatation était pour mieux faire ressortir la mentalité du fonctionnaire. Et il n'y a pas que ces grognards, butors et moustachus qui, somme toute, portent l'empreinte de leur ancienne profession de chien de garde replet et aboyeur. Je ne cite qu'en passant les employés de la préfecture de police dont la générosité est proverbiale pour la distribution des bous de tabac et des pains de munition. L'aménité de cette espèce est trop légendaire pour que nous nous y arrêtions.

Mais, si pour une cause quelconque, vous avez eu recours à un de ces ronds de cuir, préposés aux expéditions des affaires courantes, vous n'êtes pas sans avoir constaté leur morgue et leur sottise fatuité. Des flots d'encre ont coulé, signalant au bon

public les turpitudes et les idioties de ces officines, où derrière le guichet, un monsieur mal appris, vous prenant d'instinct pour un gêneur ou, tout au moins, pour son obligé, vous interpelle d'un ton cassant et protecteur. Que de vaudevilles burlesques, d'articles cinglants et frondeurs ont été publiés sur les joyeusetés de l'ad-mi-nis-tra-tion... que certains nous envient !!!

Ne vous semble-t-il pas que la psychologie du fonctionnarisme n'est que le reflet de l'autorité ? Toute la tyrannie sociale, depuis les infimes mesquineries jusqu'aux plus odieuses violations du droit humain, repose sur l'idée que nous nous faisons de la supériorité de certaines gens qui, groupés en castes, se donnent un prestige que nous sommes assez sots de leur reconnaître. L'aristocratie du pouvoir, de l'argent, du savoir, ne prend sa source que dans notre esclavage, notre détresse, notre aveuglement. Entre le fantoche, affublé d'un képi ou d'une casquette galonnée, le fonctionnaire grincheux et le décrotteur du coin, ma préférence va à ce dernier, qui, du moins, sans crainte de perdre son emploi, peut, entre deux coups de brosse, faire ouvertement de judicieuses réflexions.

Le larbinisme est, à mon sens, la clef de voûte de la société. Et si nous combattons le fonctionnarisme, car nous sommes tous rançonnés pour le rétribuer d'autant que ses prouesses sont plus éclatantes et plus directement tracassières, nous devons, à plus forte raison signaler tous ceux qui, dans notre entourage, à l'atelier, dans notre demeure même, se font les chiens couchants du patron, du fournisseur, du propriétaire, pour en obtenir des faveurs,... à notre détriment.

Employés de métro, de chemins de fer, de tramways, argousins, gabelous, etc, forment une armée de bas valets, aussi immondes que répugnants. Ils tiennent le haut du pavé avec une assurance scandaleuse, narguant de leurs persiflages grossiers, et écrasant par leur verbe autoritaire, la masse assez veule pour subir leur répugnante promiscuité. Jouissant avec impunité de la bienveillance de leurs chefs pour l'arbitraire continu dont ils font preuve, ils se parent vaniteusement des puissantes protec-

tions, qu'ils ont su acquérir, à force de courbettes et de genuflexions.

Ces visqueux et rampants personnages doivent être l'objet de notre frappant mépris et souventes fois de corrections dûment appliquées.

Mais, si l'on rencontre parfois, dans certaines professions, des fonctionnaires indépendants (et il y en a certes) nous devons démasquer, partout où il se trouve, le larbin et lui faire honte ostensiblement de sa dégoûtante abjection.

Car c'est faire œuvre saine que d'ébranler le respect du convenu, que de relever le niveau moral de l'homme et de lui faire prendre conscience de sa propre dignité.

Paul JULLIEN

l'anarchie n°164 - 28 mai 1908

La Fête du Saint-Prolétaire

Le 1er mai, date fatidique comme dit Pouget, est passé. La « grandiose manifestation du prolétariat conscient » a eu lieu et comme toujours le même « prolétariat conscient » s'est fait botter et crosser par la flicaille coalisée. La société capitaliste est sortie intacte, les gueulements et les discours n'ont point ébranlé sa base. Comme hier, comme aujourd'hui, comme demain sans doute il en sera de même, parce qu'il est impossible qu'il en soit autrement tant que les meneurs seront des profiteurs et les menés des moutons. Les basses flagorneries que prodiguent sans cesse les chefs syndicalistes à leurs auditeurs, l'abandon voulu d'une propagande intégrale, sont les causes de cette impuissance. Les vaniteux, les assoiffés de réclame, ceux qu'on interviewe, les braves qui parlent toujours d'action et qui ont élevé l'ouvrier sur un piédestal ont fait plus de mal à la cause qu'ils prétendent dé-

fendre que tous les Clemenceau présents et passés. Ils parlent sans cesse de révolution, de transformation sociale, sans se préoccuper de la mentalité de ceux qui les écoutent, que leur importe que l'ouvrier se saoule, qu'il soit plein de préjugés pourvu qu'il paie régulièrement ses cotisations et qu'il fête le 1er mai avec la même ferveur, le même esprit religieux qui anime le républicain au 14 juillet et le catholique à Pâques. En effet quelle différence y a-t-il entre ces processions ouvrières et les processions religieuses. Le fond est le même, toujours la même confiance en des chefs, en des prêtres, en des hommes providentiels, toujours l'espoir dans un lendemain problématique prometteur de joies futures. Les paradis se ressemblent.

MARCEL

l'anarchie n°161 - 7 mai 1908

Bon Populo !

Pour vivre : tu falsifies les denrées, tu empoisonnes, et, conséquemment, t'empoisonnes.

Pour vivre : tu fabriques des fusils, des canons... évidemment pour tuer, pour te tuer à l'occasion.

Pour vivre : tu t'empoisonnes, tu te tues.

C'est toi qui forges tes chaînes, c'est toi ton propre ennemi.

Tu gueules, tu te plains, tu gémisses en maudissant quoi ? une entité : « le milieu ».

Ouvres tes yeux, métaphysicien, réveille toi et regarde : le « milieu » c'est toi-même. Tu le composes et tu le fais durer. Tes préjugés, ton hypocrisie, ta veulerie, sont la cause de ton mal. Ton salut est en toi. Lève-toi, secoue-toi, deviens homme au lieu de rester machine. Affranchis ton cerveau, ne sois plus aussi lâche : et la société que tu rêves sera un fait accompli.

Mais dépêche-toi car ton ambiance m'empoisonne et je suis las d'être sali par ta crasse, empesté par tes habitudes, d'être victime de ta veulerie. Dépêche-toi, brise tes fers par un dernier effort ; ou crève, car moi, je veux vivre.

Auguste BOYER

l'anarchie n°72 - 23 août 1906

A « l'Honnête Homme » !

Homme honnête, ce papier te brûle les doigts. As-tu compris ? Non.

Ta docilité te fait endurer le milieu actuel, ta stupidité incrotable t'empêche de tenter de te libérer. Tu es l'honnête homme. Les Voleurs et les Bandits de la Haute-Pègre sont sacrés pour toi, parce que dans la loi ; tu demandes la mort pour les nôtres, parce que hors la loi.

Nous avons voulu t'ouvrir les yeux, mais tu ne veux pas voir ; nous avons essayé de te déboucher les oreilles, mais tu ne veux pas entendre et ta veulerie t'empêche de bouger...

Reste donc honnête homme, continue à engraisser tes maîtres, en échange d'une maigre pitance. Continue à les défendre par la force de tes baïonnettes ! Continue à voter pour les blancs ou les rouges qui te feront des lois que tu devras subir !

Tends ton cul à la botte du flic et ton échine de pleutre au fouet des puissants.

Sois le soumis, l'obéissant. Sois suppliant. Sois le jean-foutre sur le chantier, le faux-frère à l'atelier, le jaune en temps de grève, le lâche en tout temps.

Ne réclame pas de mieux-être ; supplie ton patron pour tes enfants ! Si tu crèves la misère, ne prends pas, n'exige pas... pleure et mendie, c'est ton rôle d'honnête homme.

Trime à la peine journalière comme un forçat, vote une fois tous les quatre ans et fais-toi crever la peau pour ta patrie.

Fais des gosses, beaucoup de gosses ! Qu'importe qu'ils deviennent plus tard des gueux, des ratés, des mal-venus, des scrofuleux, des syphilitiques, pourvu qu'ils soient de ta race d'honnêtes gens !

Puisque tu n'as pas l'énergie de vouloir une nourriture plus substantielle, une vie saine, nourris-toi des mots : Honneur, Gloire, Drapeau, Fidélité, Patrie, Devoir.

Crève donc de ton Honnêteté comme une brute, puisque tu refuses de devenir un homme.

Nous te haïssons à l'égal des Tyrans, tes maîtres, que tu nourris, que tu soutiens, que tu défends, que tu perpétues !

[non signé]

l'anarchie n°409 - 13 février 1913

La camaraderie anarchiste

A en croire les quotidiens à grand tirage, rien ne stupéfie davantage l'opinion publique que le peu d'attention que prêtent les anarchistes aux antécédents judiciaires ou à l'état civil de leurs camarades.

— Alors un anarchiste en accueille un autre comme ça, sans le questionner sur ses ressources ou ses moyens de vivre, sans le prier d'exhiber son livret militaire ou sa dernière quittance de loyer ?

Hélas, oui, braves gens, il en est ainsi. Nous est un camarade, *a priori*, quiconque professe des idées anarchistes, c'est-à-dire quiconque combat l'exploitation et l'autorité, quiconque veut s'affranchir de la contrainte de l'Etat ou de l'oppression du Milieu Social, quiconque enfin propage dans ce sens. A celui-là,

nul de nous ne demandera d'où il vient ni où il va. Personne des nôtres ne lui réclamera de lettres de recommandation. Nous nous soucierons fort peu de savoir s'il exerce un métier reconnu par la police ou si sa profession est, au contraire, une de celles que condamnent les conventions sociales. Nous pourrions ne pas le recevoir chez nous, mais si nous le recevons, nous ne lui infligeons aucun interrogatoire.

Entré librement, il s'en ira de même. Et nous ne demandons point à la poussière de la route vers quelle direction il a orienté ses pas.

S'agirait-il de faire plus ample connaissance avec l'anarchiste qui, en passant, a frappé à notre porte et auquel nous avons ouvert, que ce n'est point sur l'estime ou la méfiance que peuvent nourrir à son endroit les « honnêtes gens », les « personnes respectables », ou leurs délégués, que nous baserions notre opinion. Nous laisserions au temps qui s'écoule le soin de révéler si nous ne nous sommes pas trompés, en croyant découvrir chez qui nous destinions à partager notre toit les affinités d'un ordre ou d'un autre, qui rendent possible une camaraderie plus intime que la fréquentation occasionnelle.

Nous ne nous préoccupons même pas de la bonne ou mauvaise impression qu'a produite sur d'autres que nous — même anarchistes — tel ou tel camarade. C'est par rapport à nous-mêmes, pris individuellement, que se détermine la camaraderie. Et nous en acceptons la responsabilité.

*
* * *

Il fut une époque où tout le monde savait qu'anarchiste était synonyme d'irrégulier. Personne ne s'étonnait alors que les nôtres fussent des « sans dieux ni maîtres », des « sans foi ni loi », des « sans feu ni lieu ». D'autres temps sont venus. D'anciens « en dehors » sont devenus des hommes rangés et établis : ils ont fait leur chemin dans le révolutionnarisme ou l'insurrec-

tionnalisme comme d'autres font carrière dans la bonneterie ou la limonade. Certains posent, maintenant, à l'irréprochabilité sociale ; les bourgeois libérâtres les considèrent comme des « consciences, bien qu'anarchistes », leurs concierges les saluent, les voisins ne tarissent pas d'éloges sur leur apparence respectable, et, *in petto*, les journalistes les considèrent comme des confrères. Mais qu'un anarchiste trouble violemment la quiétude de la mare aux grenouilles, où pataugent, confondus, patentés sympathiques, pipelets obséquieux et plumitifs à la ligne, quel tonnerre de coassements horrifiés ! Ils n'en reviennent pas, les malheureux ! Ça, des anarchistes ?

Mais oui, des hommes que font sourire les formalités du légalisme, — qui se soucient peu ou prou de s'appeler de tel ou tel nom, — qu'indifférent la nationalité ou le casier judiciaire, voilà ce que sont les anarchistes. S'ils ont conscience d'être des membres *forcés* de « la société », ils n'ont pas moins conscience qu'*ils n'en font pas moralement partie*. Ils ne se sentent pas plus redevables à son égard que l'esclave vis-à-vis du maître qui le tient dans les fers. Voilà pourquoi, entre camarades, nous ne nous demandons pas si « nos papiers sont en règle » ou « de quoi nous vivons ».

Ne vous y trompez pas. Fût-il le plus honorable d'extérieur, l'anarchiste — à moins que son anarchisme ne soit autre chose que façade de snob ou parade d'intellectuel — l'anarchiste se retrouvera toujours, l'heure venue : un démolisseur, un négateur, un réfractaire, un sans scrupules, un hors préjugés, — un camarade enfin, sinon dans ce domaine-ci, du moins dans celui-là. Or, entre êtres, lesquels, à l'égard d'un pacte social qui les étroit et les écrase, ont fait table rase des scrupules et des préjugés, on ne peut pourtant pas demander de baser la camaraderie sur la réputation ou la renommée qu'ils ont acquise auprès de la société !

Hermann STERNE

[pseudo d'E. Armand]

l'anarchie n°369 - 9 mai 1912

Je nie !

L'anarchiste est avant tout un négateur. Tout ce qui fut affirmé et admis par ses prédécesseurs, tout ce qui est cru et sacré par ses contemporains, il l'examine et, découvrant les tromperies, les néants, les erreurs enfantines, sentant peser sur ses épaules le poids de l'universelle sottise, il nie. Rien ne résiste à sa critique, ni les idées, ni les institutions, ni les hommes. Personne ne lui a répondu, et quoique certains broyeurs de noir se plaisent à annoncer bi-mensuellement la faillite de l'anarchisme, nul ne l'a réfuté et la vie, chaque jour, confirme notre pensée.

*
* * *

L'anarchiste est essentiellement individualiste. Ce n'est pas à proprement parler une doctrine, et tous ceux — il y en a — qui voulurent en faire un dogme, se heurtèrent aux négations railleuses de leurs propres amis. Ainsi malgré les nombreuses tentatives en ce sens — tentatives suscitées probablement par des réminiscences psychologiques de l'instinct autoritaire — l'anarchisme est resté une philosophie et une activité strictement individuelles.

Et, s'il est parmi nous de nombreuses et fort différentes tendances, elles s'accordent toutes pour proclamer le droit de l'individu à vivre sa vie propre. Toutes, partant de là, se refusent à le subordonner aucunement à ce qui est préétabli ; elles l'incitent à critiquer sans cesse et à n'admettre que ce dont il a pu reconnaître lui-même la véridicité. Individualisme et anti-dogmatisme, tels sont donc les deux principes fondamentaux de la pensée anarchiste.

Fortement doué de la volonté de vivre individuellement, d'affirmer, en opposition à l'ambiance hostile, son moi ; ne reconnaissant par définition aucun *a priori*, l'anarchiste est avant tout un négateur. Aux injonctions des voix du passé régissant le

présent, il ne fait qu'une réponse : « Je nie ! »

*

* *

« Je nie ce qui est imposé, immuable, absolu — les dogmes religieux, moraux, scientifiques.

« Je nie Dieu, dont la foi s'impose aux faibles par la peur de l'inconnu, aux aveugles par la crainte de la lumière.

« Je nie les droits et les devoirs, entités abstraites et purement conventionnelles, dont la censure gêne mes actes et qui devant ma pensée ne se justifient pas. Les droits, je n'ai que ceux que me confère ma force. Pas de droits sans puissance, enseigne la vie — et pas de droits qui tiennent devant la puissance. Les Devoirs ! Je n'ai que ceux créés par ma volonté et ma force ; je veux et je puis — donc je dois.

« Je nie le Bien et le Mal. En soi un acte n'est ni bon, ni mauvais. Il est ceci ou cela par rapport à tel ou tel autre. Mon bien peut être le mal de mon voisin. J'appelle bien ce qui contribue à maintenir et à amplifier ma vie — j'appelle mal, le contraire. Et j'en suis seul juge.

« Je nie le dogme scientifique aussi absurde et dangereux [que] l'immobilité religieuse. Trop souvent, vérité admise un jour se révéla erreur le lendemain. Je n'accepte à ma pensée scrutatrice aucune limite ; je veux sans arrêt refondre toutes les conceptions, refaire toutes les expériences.

« Je nie les autorités, les lois, les conventions. Celui qui obéit donne un fragment de sa vie. Or, de la mienne je ne veux rien retrancher. Je suis avare de chaque seconde de vie, jaloux de profiter moi-même des minutes précieuses. Parce qu'elles restreignent mon activité propre ; parce qu'elles déforment ma personnalité ; parce qu'elles me barrent la route, avec leurs chiourmes, je nie les autorités. Assoiffé d'air et de clarté, riche de volonté, je nie !

« Lois, contrats, conventions — je nie ! Je nie ! Lois que

d'autres, forts et nombreux, firent pour mieux frapper les rebelles ; règles édictées par les troupes majoritaires contre l'audace des minorités et la vaillance de l'individu ; contrats sociaux dont jamais je n'ai admis les clauses et me liant pourtant à des êtres qui me sont étrangers ; conventions sottes, rites de mensonge, d'hypocrisie et de laideur, m'imposant un masque pour sourire aux masques environnants...

« Je nie ! »

*
* * *

Mais nier par la pensée est insuffisant. Car la pensée qui ne s'achève en action est incomplète comme le mot sans la chose.

L'attitude philosophique du négateur se résout pratiquement en combativité. Ce que l'anarchiste nie en lui, il veut le nier dans la vie. Il est un destructeur.

Seul, sans souci d'être imité, sans désir d'être suivi, parce que fort et pour le simple plaisir de lutter, le négateur est un démolisseur.

Dans les mentalités, sa critique pénétrante, vigoureuse, obstinée, son ironie, sa volonté sèment le désarroi. Et lorsqu'il passe parmi eux, les humbles s'affolent, les fanatiques s'exaspèrent...

Dans les vieilles cités empuanties où règnent la crasse et la poussière, parmi les informes bicoques du passé — écoles, prisons, cadastres et bordels — il promène sa pioche ou sa torche...

Dans les civilisations décadentes, il est le barbare salutaire, seul capable de créer encore, de dresser hors des pestilences son individualité...

Il nie tout — pour mieux et toujours plus s'affirmer *lui-même*.

LE RÉTIF

l'anarchie n° 254 - 17 Février 1910

Contre les sanctifications

C'est un constat douloureux : même parmi les anarchistes, on ne manque pas de ceux qui éprouvent le besoin de se créer des saints. Il suffit qu'on apprenne la triste nouvelle de la disparition d'un de nos meilleurs compagnons, qu'il ait parcouru une vie de luttes ou qu'il ait succombé au cours d'une action anarchiste, pour qu'aussitôt se dresse parmi les compagnons quelqu'un qui éprouve le besoin de baptiser du nom du mort le Groupe ou le Cercle dont il fait partie. Le compagnon éditeur courra à la recherche de la photographie, et aussitôt on va mettre en vente la carte souvenir, l'agrandissement, etc.

Et ça ne suffit pas ! La manie de sanctifier en arrive à sanctifier jusqu'aux vivants, et comme hier on sanctifia Maria Ryger¹, aujourd'hui on sanctifie Errico Malatesta².

Pourquoi ? Parce que même parmi nous, il y en a un paquet qui éprouvent le besoin d'adorer.

Seuls, anarchiquement seuls, ils se sentent mal ! Et comme ces compagnons déclarent à toute occasion qu'il leur est restée la « foi de l'Idéal » (malgré toute leur aversion envers les religions), il est logique qu'ils éprouvent le besoin de sanctifier les martyrs de cette foi nouvelle !

Nous trouvons ainsi une multitude de Cercles ou de Groupes qui portent le nom de Bakounine, de Gori, de Caserio, de Bresci etc. ; quel profit en retire le mouvement anarchiste, moi je ne le sais pas.

Mais si je considère que ces compagnons sanctifient ces grands anarchistes en s'imaginant honorer leur mémoire alors qu'ils l'insultent, l'indignation m'envahit.

1 Maria Rygier (1885-1953) collabora dès 1907 au journal syndicaliste-révolutionnaire *Lotta di classe* et créa la feuille antimilitariste *Rompete le file* (Rompez les rangs). En 1909, elle se rapprocha de l'anarchisme. En 1914, elle prit position en faveur de la guerre derrière Mussolini. Elle se réfugia en France en 1926. (*Note de l'Assoiffé édition*, 2017).

2 Voir *Volontà*, 1^{ère} année, n°13, page 7. *Note de l'auteur*.

Parce que ces grands disparus, par leur vie de combats, par leurs œuvres, par leurs actions prouvèrent qu'ils atteignaient l'essence même de l'anarchie, ils n'aspirèrent sûrement pas à devenir des idoles.

Le dernier disparu qu'on s'est mis aussitôt à sanctifier a été Bruno Filippi.

Il a suffi d'apprendre que les restes de l'homme mort au cours de l'explosion de la bombe dans la Galerie de Milan étaient les siens, pour que les anarchistes de Viareggio baptisent leur Groupe de son nom.

Moi, anarchiste, ami et compagnon du mort, je m'élève contre cette nouvelle sanctification.

Le nom de Bruno Filippi ne doit pas servir de symbole pour ceux qui ne l'ont certainement pas compris.

Parce qu'aujourd'hui, alors que notre compagnon a été lacéré au cours d'une action anarchiste, tous les anarchistes d'Italie le revendiquent. Et ils en exaltent les vertus, et ils en tissent les louanges.

Même si jusqu'à hier, ils l'avaient traité de fou, même si, il y a quelques années, ils refusaient, *au nom de l'anarchie*, une place pour ses écrits dans *leurs journaux*³.

Et bien, Bruno Filippi, anarchiste individualiste, détracteur de toutes les chapelles, briseurs de toutes les idoles ne doit pas servir de symbole, à aucun Groupe, à aucun Cercle. On l'insulte !

Celui qui apportait sa note échevelée et discordante au cours des réunions des anarchistes raisonnables, qui répétait constamment à propos des Congrès anarchistes : *À bas les Congrès !* ne

3 Je me souviens qu'en 1917, quand Pascale Binazzi était venu à Milan pour suivre la publication de *Cronaca Libertaria* (qui jusque là avait été rédigée par les compagnons résidant à Milan), celui-ci refusa à Bruno Filippi / Filippo Rubin de continuer à écrire ses réflexions personnelles. Et cela parce qu'il était trop... anarchiste ! Mais alors, s'il était trop... anarchiste, seulement parce qu'il écrivait en toute sincérité ce qu'il ressentait, pourquoi aujourd'hui dresse-t-on des articles apologétiques à sa mémoire, et l'appelle-t-on « nôtre » ? Sans doute à l'époque avait-on peur de perdre le soutien des anarchistes « sensés », et qu'aujourd'hui, les temps ayant changé, on a peur (pour les mêmes raisons) de désavouer l'acte qu'il a accompli ? *Note de l'auteur.*

peut pas être l'idole des Congressistes !

Bruno Filippi appartient à peu. Il fait partie des solitaires, et qui veulent le rester. De ceux qui n'ont sanctifié personne parce qu'ils savent être anarchistes, même sans la Foi. Bruno Filippi est des nôtres, à nous les individualistes.

G. FEROCI

Iconoclasta !, n°8-9, 24 octobre 1919

[Extrait de *J'ai rêvé d'un monde en flamme tourbillonnant dans l'infini*
par Bruno Filippi (Editions l'assoiffé, 2017)]

Déchristianisons l'Anarchisme

*La « civilisation anarchiste » s'élève sur les ruines
de la décomposition de la « civilisation archiste ».
Elle ne la continue pas. Elle n'a rien à faire avec
elle.*

Un ami m'a fait parvenir, il y a quelques jours, des coupures extraites d'un journal italien qui se publie de l'autre côté de l'Océan. Ce journal renferme des illustrations vraiment instructives, des reproductions, entr'autres, de photographies prises lors du Congrès Eucharistique international de Chicago. Une d'elles fixe l'instant où fut célébrée la messe solennelle d'inauguration. Il y a là une véritable mer humaine : cinq cent mille fidèles, assure la légende, et le chœur comprend soixante mille enfants, élèves des écoles paroissiales de l'archidiocèse de Chicago. Pas même dix ans après la guerre qui ensanglanta le monde, en pleine réaction ploutocratique, voilà le spectacle qui se déroule sous nos yeux : le fétichisme catholique tout puissant, les joies charnelles étouffées sous les rites d'actes magiques prétendant faire descendre en de simples parcelles de matière la substance d'un homme dont le corps, s'il a jamais vécu, est depuis long-

temps réduit en poudre.

Déchristianiser le monde ! Ah ! l'urgente tâche et sur laquelle nous tombons tous d'accord — en paroles. Débarrasser les terriens de ce virus ignoble, qui corrompt, abrutit, avilit ; qui rend qui en est infesté prêt à toutes les dictatures, à tous les renoncements, à toutes les abnégations ! Ah ! l'urgente besogne et combien humaine ! Mais avant de nous y atteler, sommes-nous nous-mêmes autant déchristianisés que nous le prétendons, et ceux qui nous entourent, jusqu'à quel point les avons-nous guéris du ver qui les ronge ? Je suis étonné de l'accès que trouvent auprès de trop des nôtres les hommes au parler mielleux et mystique. Il suffit qu'un illuminé bêlant se présente, parle de pacifisme, se déclare opposé à « la loi des hommes » pour que nous tombions dans le panneau et nous nous laissions prendre à son argot métaphysico-soporifique. Au lieu de déteindre sur lui, c'est lui qui déteint sur nous. Alors que notre œuvre logique est de déposer en son cerveau le germe émancipateur et inébranlable de l'amour des jouissances palpables et immédiates, trop souvent c'est lui qui nous fait gober comme réalités les sornettes du « monde moral » ou de « l'état spirituel ». Notre tâche quand nous sommes en présence d'un contempteur de la joie de vivre — notre tâche n'est pas de l'écouter complaisamment, mais de réagir vigoureusement, c'est-à-dire de faire naître en lui le désir des plaisirs tangibles ; notre besogne anarchiste, c'est de l'amoraliser, de le sensualiser, de le débarrasser de ses liens mystiques. Quiconque vient en contact avec nous et s'en retourne chrétien, théosophe, spirite, méta- ou pata-psychicien aurait mieux fait de rester chez lui.

—o—

Je me propose de démontrer ici que le mouvement anarchiste est saturé, gangrené de christianisme, que ses journaux ou brochures de propagande sont infectés de raisonnements mystico-spiritualistes. Je ne citerai que quelques exemples, un numéro

entier de *l'en dehors* ne suffirait pas à accumuler citations et concordances.

J'ai sous les yeux un journal répandu et lu dans les milieux anarchistes. Sans aucune observation de sa rédaction, j'y relève des phrases dignes de figurer dans un manuel de morale de petit séminaire : « renoncer aux basses jouissances... » « le plus déchu des hommes recèle encore des richesses » ... « en toi parlent des voix, celles du bien et celles du mal ». Que signifie exactement ce patois moralo-spirite ? Dans notre esprit d'humain débarrassés du fantôme du monde moral et des ombres qui le peuplent, cela n'éveille aucune notion de réalité.

Nous ne connaissons ni jouissances basses ni hautes jouissances, par exemple. Nous sommes à tout moment à la recherche de sensations agréables, variées, toujours plus agréables, toujours plus variées, et nous entendons bien nous trouver dans cet état d'être jusqu'au dernier soupir. Quand une sensation nous a causé du plaisir — simple ou compliquée, — nous recherchons tout simplement l'occasion de la renouveler au plus tôt. Notre raison d'être, en tant qu'*humains*, est la recherche du plaisir dans tous les domaines. Il n'est de bas ou d'inférieur pour nous que la douleur ou la souffrance, et c'est cela que nous fuyons comme la peste.

Et qu'est-ce qu'un « homme déchu » s. v. p. ? Qui établira le critérium de la déchéance dans un milieu où bon gré, mal gré, force est de subir l'autorité, la contrainte des « hommes exaltés », des hommes de bonne conduite et respectables. Merci pour la fréquentation des messieurs-dames-demoiselles propres-justes, idéologues et suffisants ! Le soi-disant « homme déchu » est leur œuvre. Pour rééditer un truisme de l'auteur des PENSÉES, dans tout humain il y a l'ange et la bête qui co-existent, le « pur » et « l'impur » pour baragouiner comme les maquereaux et les putains du « monde moral ». Eh bien oui ! tout humain recèle en lui des trésors à la fois angéliques et animaux et qui ne l'a pas compris, et qui, dans la mesure du possible, ne nous aide pas à les « réaliser » ces trésors, n'est notre camarade que de loin, de très

loin même. Si vous ne nous aimez que pour « l'ange en nous », gardez votre amour, il n'est rien que nous haïssions comme les tartufes ou les huissiers. Aimez « la bête en nous », en tant que « bête », ou ne nous parlez pas d'amour. Nous ne savons que faire de la pitié que vous montrez à l'égard de notre « déchéance ».

Nous n'entendons qu'une voix en nous, nous autres, celle de nos sens, qui nous crie : « Jouis de la vie aujourd'hui, tout de suite, demain ne t'appartient pas ». Voilà le bien, c'est de ne pas remettre au lendemain l'occasion de jouissance, dans un domaine ou un autre, qui se présente en ce moment même ; l'occasion de méditer, bien sûr, comme un ange, mais aussi l'occasion de se rassasier tout son saoul, comme une bête.

N'infestez pas nos milieux de vos prêches : il y a tant de maboulo-illuminés qui se prétendent « inspirés ! » et doués de dons extra-lucides. Ils ne demanderont pas mieux que de vous entendre. Nous ne sommes pas des « justes », nous, et nous n'aspirons aucunement à recevoir une « récompense de justes » (Matth. X, 41). Nous sommes des mécréants, des proscrits, des « immondes », des « outlaws » et il n'y a pas de rémission pour nos péchés.

Le grand organisateur des communautés chrétiennes primitives écrivait à Tite, son coadjuteur (I, 4) que les chefs de ces communautés devaient être « justes, saints, amis des gens de bien, attachés à la vraie parole telle qu'elle a été enseignée ». Eh bien nous préférons, nous, les impies, les déçus, aux gens de bien, à l'ombre desquels nous voyons prospérer et grouiller toute la faune du puritanisme chrétien — et mince de pourriture, vous pouvez nous en croire !

Dans un autre ordre d'idées, nous avons retrouvé ce virus du christianisme dans certaines clameurs anarcho-unitaires. Ce prurit unificateur n'est pas nouveau. Dans l'évangile dit selon Saint-Jean (X, 16), on nous fait prévoir l'imminence du « seul troupeau avec le seul berger ». Nous connaissons les suites : Catholicisme, Protestantisme national, Inquisition, Impérialisme, Fascisme, Bol-

chévisme, etc. Certaines des imprécations lancées contre les dissidents se retrouvent presque mot pour mot dans les épîtres attribuées à Saint-Paul. Pour ne citer que sa lettre à Tite, n'y fait-il pas allusion aux « vains séducteurs et discoureurs dont il convient de fermer la bouche ». Et vive la liberté d'exprimer sa pensée ! Certains moralo-unificateurs de notre connaissance n'avaient pas besoin de se torturer le cerveau pour pondre de la copie : ils n'avaient qu'à démarquer du Saint-Paul.

Les premières organisations chrétiennes avaient sur les communistes actuels l'avantage de ne pas se contenter de la théorie ; ils pratiquaient et cela sans aucune intervention de l'Etat : « Ils avaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens et ils partageaient le produit entre tous, selon le besoin de chacun » (Actes II, 45) ; ce même livre des Actes nous raconte l'histoire d'un nommé Ananias qui vendit une propriété et commit le crime (?) d'en retenir une partie pour lui, sa femme le sachant. Il n'y eut pas d'immixtion légale. Il suffit que le dictateur-suggestionneur Kephas ou Pierre lui eût rappelé qu'il avait « menti non aux hommes, mais à Dieu » pour que le malheureux non-conformiste tombât foudroyé, saisi de terreur, suivi, quelques heures après, par sa femme (Actes, id., 10). Combien de nos puritains-unitaires ne voudraient pas posséder cette puissance... magique ?

—o—

Il y a quelques jours, j'ai reçu une petite brochure de G. Bastien, une petite plaquette de 32 pages, fort bien faite d'ailleurs ¹. C'est toujours la même chose, on y sent dominer le point de vue chrétien qui veut que la terre soit « une vallée de larmes » et le terrien un « homme de douleurs ». Je sais bien que l'Ecclésiaste a proclamé (VII, 13) que mieux vaut « le chagrin que le rire » et que dans le Nouveau-Testament, il nous est prescrit de veiller à

1 *La Société Libertaire*, par Georges Bastien. (Editions de « Germinal », 12, place Fauvel, Amiens (75 cent.)

notre salut avec « crainte et tremblement » (Philippiens II, 12). Mais nous ne nous attendions pas à retrouver cet esprit-là dans une esquisse de société libertaire. Notre ami Bastien qui s'intéresse à toutes sortes de détails économiques ne consacre pas une page, non, pas une, à nous décrire les fêtes d'ivresse et d'abandon aux poussées instinctives, les saturnales où la « bête » en nous trouvera à se satisfaire et à s'assouvir pleinement. La société libertaire qu'il nous propose menace d'être aussi ennuyeuse que la société autoritaire que nous subissons. Ce n'est vraiment pas la peine de changer. Cette société peut convenir à des adeptes de « l'ouvriérisme croque-mort » encore esclaves de la conception lacrymo-chrétienne. Elle ne saurait plaire aux « vivants » et aux « jouissants » que nous sommes.

Il y a quelques années, Libertad s'efforça de réagir contre l'aspect livresque-sépulcral de l'anarchisme d'alors en parlant de la « joie de vivre » et en ouvrant les colonnes de l'*Anarchie* aux assoiffés de vie. Nous avons, ici même, essayé de reprendre cette conception joyeuse et allègre et présentéiste de l'anarchisme, mais on sait tout ce que notre effort a rencontré d'obstacles, même théoriquement parlant, et cela — qui le croirait — de la part de « jeunes ».

Il va sans dire que nous ne nous découragerons pas pour si peu.

On a parlé d'épuration. Une excellente épuration serait de renvoyer à leur église, à leur temple, à leur chapelle, les idéalisto-endormeurs, les entendeurs de voix, les purificateurs-spiritualistes et autres contempteurs des joies et des allégresses qu'on touche, qu'on tâte, et qu'on palpe. Que les prédicants de paradis individualistes ou communistes se terrent en leurs sacristies. Demeurent pour nous de vains rêves, des songes creux, les bonheurs que notre main n'atteint pas. Foin des prêches ! Prenons garde : tous ces prédicateurs-idéologues-moralistes font le jeu des bourgeois dont ils laissent les foyers bien tranquilles, entre parenthèses.

Pont entre deux éternités, éclair entre deux obscurités — que

nous chaut ? Cette phraséologie nous indiffère. Nous ne craignons ni la vie, ni la mort. Vivre, pour nous, c'est nous tenir du commencement à la fin de l'année, du mois, de la semaine, du jour, à l'affût d'une volupté de vivre nouvelle. Nous voulons que la mort nous surprenne en train d'expérimenter quelque joie originale, quelque inédit plaisir, non point succombant sous le faix des regrets du passé, des remords, des macérations. Jouissons aujourd'hui, car demain, nous mourrons, voilà la vraie sagesse. Et tout le reste n'est que littérature ou narcotique.

En terminant, un conseil aux annonceurs de sociétés anarchistes ou libertaires. Vous n'attirerez personne à vous, nous ne gagnerons personne à nos opinions si nous continuons à présenter l'humanité anarchiste et d'abord le milieu libertaire *actuel* comme une succursale de la « Vallée de larmes » biblique et les anarchistes comme des successeurs de « l'homme de douleurs » des chemins de Croix. Mais non, le milieu anarchiste, l'humanité libertaire consistant, en groupements, associations, où *en bonne camaraderie*, sans foi ni loi, sans censeurs moraux, ni freins spirituels, on ne se préoccupe « entre soi » de la naissance au trépas, que de jouir de la vie, se contenter, se rendre en un mot et avant toute autre chose, l'existence facile, agréable, joyeuse — le travail étant considéré comme une *distraktion* d'ordre secondaire, incluse dans les *récréations* quotidiennes. Si, dans le vocabulaire anarchiste, « bien » et « vertu » avaient une signification, eh bien volupté égalerait vertu, et jouissance égalerait bien. Le mal, le vice parmi nous, c'est la douleur, c'est la peine, c'est se contraindre, se sentir repris « en sa conscience ». Si on décrivait le milieu anarchiste sous ces couleurs-là — et ce sont vraiment ses couleurs — « la révolution » marcherait certainement d'un pas plus rapide !

Car, faire une révolution pour continuer à appeler bien ou vertu la fatigue, la peine, la souffrance, les soucis, la résignation, la restriction, ça n'en vaut assurément pas la peine.

Mais sommes-nous assez dégagés, vous et moi, de la gangue chrétienne, assez guéris de l'infection moralo-spiritualiste ; assez

mécanistes, matérialistes, déterministes, — la « bête en nous » a-t-elle suffisamment reconquis le terrain qui lui appartient incontestablement — pour vivre et propager cette radieuse et flamboyante notion de l'anarchisme ?

E. ARMAND

l'en dehors n°89-90 - mi-sept. 1926.

JÉSUS et BONNOT

L'auto grise est arrêtée sur le bord d'un fossé, là où commence le bois

(lequel de ses nerfs s'est contracté ? — laquelle de ses artères s'est arrêtée refusant à son cœur l'afflux vital ?)

et sous la voiture un homme jeune rampe, se démène, jure.

Sur la route, sans qu'on entende le bruit de ses pas sur le tapis de feuilles jaunies

(car nous sommes en automne, le triste automne de toutes choses !)

Il s'approche.

Lui, un blond vagabond, à la longue chevelure inculte, à la barbe partagée à partir du menton.

Il n'est pas beau. Il n'est point fort.

Et le vent pourrait courber son maigre corps, balayer au loin son étrange physionomie, qui semble s'être échappée d'un vieux tableau rongé des vers ; de l'un de ces antiques tableaux sur le fond bitumeux duquel se détachent des figures de cire.

Mais sa bouche est de celles que les pécheresses baisent en les mordant : et ses yeux, bleus et brillants, semblent regarder au-dedans, en l'âme,

(par delà la grossière réalité des formes)

offrant un regard d'amour à tout ce qui possède une

conscience qui ressent la douleur.

—o—

Il s'approche, se baisse et demande d'une voix très douce
(à l'homme qui sue, se fatigue et blasphème)

— Pourquoi tant te fatiguer, mon frère ?

L'interpellé, surpris et inquiet, sort de dessous l'auto, derrière une roue, le visage enduit de graisse :

(un visage que l'énergie a, certes, taillé à grands traits)

et dans l'ombre de son poing massif émerge le canon d'un revolver.

Dur, son regard scrute et fouille ; puis c'est une fusée de rire, joyeux et ironique.

— Pourquoi est-ce que je me fatigue ? Pour ne pas vivre la vie, ô vagabond, que tu traînes le long des chemins du monde.

Et il reprend sa place sous le véhicule, tandis que l'autre, avec la patience tranquille de quelqu'un habitué aux espoirs trop vastes, s'assoit sur un tronc d'arbre sectionné.

Et il regarde au loin... si loin.

—o—

Crissements d'une vis qui tourne, coups métalliques menus et précis, chaîne qui se déroule et voici l'homme qui sort enfin de sous la machine, se dresse d'un saut et se secoue.

— Comment ! tu es encore là ? T'imagines-tu que je vais te mener, en quatrième vitesse, jusqu'au prochain village où les bonnes sœurs, à midi, distribuent quelques écuelles d'eau chaude ?

— Tu te trompes, frère, je n'aime pas les folles randonnées. En marchant d'un pas tranquille, on arrive au but tout de même.

— Certainement, on arrive tout de même, si on ne crève pas de faim en route ;

on arrive tout de même, mais rompu, boueux, à bout de forces ;

et une fois arrivé au bout, on s'aperçoit que d'autres vous ont précédés et ont emporté tout ce qu'il y avait à emporter.

Exemple qui me concerne : une panne a suffi pour que je manque aujourd'hui un beau coup...

— Un coup inutile.

— Penses-tu ?... Et il me faudra attendre un mois pour que l'occasion se représente, si jamais elle se représente.

— Et si elle se représente, qu'en attends-tu ?

— Un bon paquet de ces coupures chiffrées avec lesquelles on obtient tout ce qu'on veut dans un monde où tout se vend.

— Tu es glouton et amer.

— Je suis ce qu'on a voulu que je sois.

— Supposons que le porteur du paquet, un vieillard peut-être, s'obstine à le refuser ; s'il crie, s'il lutte ?

— Tant pis pour lui. La guerre est la guerre et, généralement, c'est le soldat qui tombe avant le chef.

En fin de compte, lui aussi, est coupable.

— Il sert : il a un devoir à remplir ; il lui est fidèle.

— Mais c'est la fidélité des domestiques qui rend les maîtres forts. Je suis aussi dégoûté des uns que des autres. Au diable les serviteurs.

— Mais ne veux-tu pas dominer toi-même ?

— Je veux vivre et jouir.

— Travaille !

— J'ai travaillé pendant tant d'années. Je travaillais, enfant, quand les autres jouaient encore. Et pour quel résultat ?

— Tu as vécu tranquille, tu es inquiet. Ne sens-tu pas autour de toi une odeur de piège ?

— Vécu tranquille ? Mais j'avais faim de tout : de savoir, de pain, de joie, d'amour...

Tranquilles vivaient les oisifs aux coffres pleins, ceux qui passent satisfaits tandis que je me rompais les reins à travailler le fer.

Ils vivaient — ceux dont je trouble maintenant la fête — ils s'en allaient vers le plaisir, vers toutes les clartés, vers tous les

festins.

Tout leur était possible ; tout m'était refusé.

Je le fis remarquer à ceux qui se consumaient avec moi, forcés par la misère à se plier sous le même joug avilisseur :

— Camarades, leur disais-je, injuste est le monde, injustes sont les hommes, injuste est Dieu.

— Tu blasphémais.

— Je prouvais. Pourquoi la fatigue et les privations pour nous, pourquoi l'oisiveté et l'abondance pour les autres ?

Mais mes compagnons de travail — et cette fabrique était un ergastule où l'on pénétrait hommes et d'où l'on ressortait bêtes. — levèrent leurs épaules courbées.

« Que veux-tu faire ? Depuis que le monde est monde, il en a toujours été ainsi... »

Toujours ainsi ?

« Toujours. Et le joug s'est fait plus dur, plus lourd, chaque fois que nous avons voulu le secouer. Résigne-toi donc, c'est le destin.

« On a écrit : qui travaille passe la vie pauvrement et tristement ; qui fait travailler jouit... le mieux est encore de s'adapter.

« Après tout si le capital est un usurier qui n'est jamais rassasié, c'est grâce à lui, cependant, que nous vivons ».

Le travail non payé est la fortune des autres. On nous vole.

— « Certainement, tu as raison, mais le monde est... un monde de voleurs ».

De voleurs ? Je serai un voleur donc ; je suis las d'être volé.

« Insensé ! Ces voleurs-là ont la loi pour eux. Ce sont eux qui la font.

« Leur vol est légal, il s'appelle : capital en mouvement ».

Mais comment cela a-t-il commencé ?

« Qu'importe ? Et qui le sait ? Quelquefois, un ancêtre a volé pour eux... »

« D'ailleurs, tu ne vivras que de petits vols, de chapardages mesquins ».

Pour ça non. J'étendrai les griffes vers ceux de leurs coffres

qui sont les plus rebondis.

« Ils sont bien défendus ».

Les armes à la main, je m'ouvrirai passage.

« Tu en sortiras sain et sauf une fois, deux fois... Ensuite, ils te donneront la chasse, toute une meute contre un seul.

« Tu auras sur les talons leurs chiens courants.

Poursuivi, armé, le sanglier se retourne et fonce.

« Mais il meurt ! ».

Sans doute, mais pas seul ; et après avoir vécu sa vie en liberté ; somme toute, l'agneau meurt tout de même égorgé. S'adapter ne le sauve pas.

« Si tu ne meurs pas, une fois ramassé un gros butin, tu te transformeras en un bon rentier.

« Et, avec l'argent volé, que tu le veuilles ou non, tu exploiteras aussi notre sueur.

Ah ! non, cela, jamais.

« Alors, pourquoi voleras-tu ? »

Mais... pour jouir de ma vie, pour la vivre en sa plénitude.

Pour me venger, et punir, mais aussi pour aider...

C'est mon rêve... le rêve de mes nuits d'insomnies... mes souffrances me l'ont implanté dans le cerveau.

Ecoutez : Bandit illégal, aux bandits légaux je livrerai — avec une volupté effrénée — une belle et terrible bataille...

Et c'est pour cela que je suis en campagne.

—o—

Le vagabond secoua la tête et sourit.

Ancien commensal de voleurs et de prostituées, il se sentait d'extrêmes indulgences à l'égard des « hors la loi », ce qui avait toujours scandalisé les pharisiens.

— Et cette bataille, comment se poursuit-elle ?

— Eh ! comme toutes les batailles ! Journées agitées, journées de combat implacable ; nuits d'orgie, en compagnie de dix, vingt mendiants : puis, le matin, retour à la lutte.

Jours de chasse où je suis le poursuivant ou le poursuivi.
Jours de liesse pour fêter la victoire si durement remportée.
Puis, à nouveau, les corps à corps, les coups de revolver... les élaboussures sanglantes.

Fuites à travers bois, par-dessus les toits... liasses de billets de banque.

Mais j'ai aussi mes heures de jouissance, les belles femmes, les bons repas et un lit qui ne meurtrit pas les membres :

Je fais des pieds de nez à la loi ; je suis cause que les maîtres dorment mal ; je fatigue les meilleurs limiers.

— Et c'est tout ?

— Cela me suffit... jusqu'à m'emplir d'ivresse.

— Et les bandits légaux ?

— Ils jettent les hauts cris et ils s'arment.

— Et tes anciens compagnons de peine ?

— Les abrutis, ils me traitent de fou !

— Et tu l'es.

— Ah ! si quelqu'un d'autre me le disait ; mais tu n'es qu'une loque humaine ; un vaincu qui a renoncé à la lutte. Ne souris pas. Tes haillons protestent contre tes sourires.

Fou, mon cher, est celui qui se laisse mourir de faim en préparant le festin pour les autres. Je prends là où il y a de trop.

— Tu finiras mal et trop vite.

— Peut-être, mais j'aurai vécu.

— Un moment.

— Mieux que rien.

— Et sur le monde, l'injustice dominera tout autant qu'auparavant.

— Si ça convient ainsi au monde, qu'y puis-je ? Ce n'est pas ma faute !

— Œuvre sérieusement pour éliminer l'iniquité du monde.

— N'est-ce pas ce que je fais ? Est-ce que je ne porte pas la terreur là où l'injustice accumule ses dividendes de jouissance pour en faire profiter une poignée de privilégiés ?

— Tu ne fais rien qui laisse un sillon profond ; ta voie

conduit à l'abîme.

— Pourquoi tous ceux qui souffrent manquent-ils de l'audace voulue pour suivre mon exemple ?

— Et s'ils l'osaient ? Pense aux représailles féroces... au total de ceux qui tomberaient.

— Additionne donc les morts des guerres inutiles, ajoute-les à ceux que la misère fauche tous les jours... à ceux qui usés par la tuberculose et les privations seront emportés par les vents d'automne...

Je te fais grâce des suicides des meurt-de-faim et je ne compte pas tous ceux que broient les machines ou engloutissent les mines.

— *Et alors*, quand tout sera brûlé, détruit, n'en résultera-t-il pas une misère plus grande, plus vaste ?

— Alors ?... on pourra voir ; par exemple, revenir au travail, pour le profit de tous.

— Ensuite... la roue recommencera à tourner : l'homme revenu à sa vie bestiale, ce seront encore les plus forts et les plus astucieux qui réorganiseront la vie à leur profit.

Ta destruction s'opère aveuglément ; elle est démence. Elle ne purifie pas, elle abrutit. La voie est ailleurs...

— Serait-ce, ô va-nu-pieds, celle que tu parcoures ?

— En effet.

— La route au bout de laquelle il y a une soupe, mendiée, résidu de tous les superflus ?

— La route au bout de laquelle il y a la paix pour tous. Regarde-moi bien en face...

— Je ne fais que cela depuis que tu es là.

— Eh bien, ne te souviens-tu pas de m'avoir déjà rencontré ?

— Il ne me semble pas... Ah si pourtant ! Petit garçon, dans une église de la campagne (dans une de ces églises humides et froides, où les chandeliers sont en bois et les ornements en papier ; où Dieu se fait humble pour prêcher d'exemple aux misérables)

Je vis une statue de plâtre mal peinte, pleine de poussière, qui te

ressemblait.

— C'était moi !

— Toi !?... Tu veux me faire éclater de rire. Quand l'on pense que certains nient que l'inassouvissement chronique hallucine le cerveau ! Toi, Jésus ? Celui qui, selon ma grand'mère (quand elle ne pouvait me donner un gâteau, elle me récitait un conte)

se fit clouer sur la croix pour sauver tous les hommes ?

— Lui-même !

— Et tu serais alors mort également pour moi ?

— Egalement et surtout pour toi.

— Voyons un peu... puisque tu n'as sauvé personne, pas même toi, ne regrettes-tu pas aujourd'hui l'inutilité de ton sacrifice ?

— Je ne regrette rien et je gravirai une fois de plus le Calvaire.

— *Et alors ?*

—o—

— Jésus — c'était lui — baissa la tête.

Car cet *et alors ?* dans les longues veillées de sa conscience (dans le désert que la pensée fait autour de nous, bien qu'errant au milieu de la foule)

l'avait angoissé, torturé tant et tant de fois...

Mais il se ressaisit. Il secoua la tête comme s'il voulait se libérer d'un incubé et de sa belle voix, il rétorqua :

— Satan, pourquoi me tentes-tu ?

— Crois-le. Le sacrifice aura sa revanche et il moissonnera les moissons que le sang a fécondées, même dans terrains les plus rocailleux.

— Quand cela ?

— Oh ne crains pas ; le jour viendra.

— Viendra, quand ?... Un jour viendra ! Mais ma vie est d'aujourd'hui.

— La vie est éternelle et nous revivrons en ceux qui viendront après nous.

— Contes que tout cela. Nous naissons et nous mourons. Pourquoi alors entre le berceau et la tombe, pour quelques-uns seulement la joie, et pour le reste la peine ?

Jésus demeura un instant pensif.

A une autre période, il eût parlé de la gloire qui attend les élus aux côtés du Père ; du royaume des Cieux fermé aux jouisseurs et ouvert aux humbles et aux pauvres en esprit.

Mais divinité de chair et d'os, arraché à l'Olympe des rêves, homme contraint à vivre la vie de l'homme, il y avait longtemps qu'il était agité par d'intimes et sourdes rebellions contre ce Père qui savait tout, qui voulait tout, et qui, pouvant tout, permettait cependant que les êtres et les choses se torturassent mutuellement, uniquement pour distraire son éternel ennui.

La destinée de l'homme n'avait-elle pas été fixée dès les premières heures ? Pourquoi le mensonge du salut, si le Bien et le Mal devaient se faire face inutilement, comme il était prévu, dans l'espace et dans le temps ?

Pourtant, lui, Jésus, il n'avait jamais renoncé à son rêve personnel de paix et d'amour.

Il dressa la tête ; ses yeux brillaient et une étrange fascination se dégageait maintenant de toute sa personne.

Debout, les bras ouverts, le front haut, il parla :

— Frère, pénètre en toi-même, descends au fond de ton âme.

Dans un coin, le plus profond, il y a un trésor qui vaut tous les trésors.

Pourquoi t'efforces-tu d'être ce que tu n'es pas ?

La haine t'agite et fait de toi un désespéré ; mais l'amour est en toi. Il est en tous les hommes, certainement.

Les appétits le nient ; les passions l'étouffent ; mais sa petite flamme brûle sans s'en soucier.

Anime-la du souffle de ta volonté et elle se muera en flamme purificatrice.

Je ne te dis pas de t'adapter au mal et de le souffrir. Mais tu

veux à la violence opposer la violence. C'est un prêté pour un rendu, non une libération.

On ne peut pas bâtir l'édifice de la paix avec des briques pétries de sang.

— Le mal t'écrasera si tu ne le tiens pas en bride.

— Il faut abattre le mal en refusant de l'accomplir ou de le servir. Ce qui, crois-moi, exige un héroïsme plus grand que tout autre acte, car il ne présente d'autre gloire en compensation que la satisfaction intime de ne s'être point laissé entraîner dans les tourbillons de la violence et du crime.

— Belles paroles.

— Il suffit de parler aux hommes comme à des frères dont l'esprit est souillé par l'erreur.

Il suffit d'en appeler à leur humanité.

La tranquillité de tous présuppose un état de paix ; il n'y aura pas de paix tant qu'il n'y aura pas de justice.

Mon ami, sois juste envers toi-même et envers ton prochain.

Ne juge pas. Persuade. Abandonne à lui-même l'opresseur si tu ne veux pas être opprimé.

— Belles paroles.

— Que doivent suivre les faits, c'est-à-dire les « bonnes œuvres » — œuvres cohérentes avec la pensée animatrice.

— Et il y a longtemps que tu prêches cet évangile-là ?

— Près de deux mille ans et d'autres l'avaient prêché avant que je parusse...

— Et combien t'ont écouté ?

— Très peu... Trop peu, hélas !

— Tu vois donc que ta prédication est stérile.

— Ce n'est pas à cause du terrain, c'est parce que manquent les ouvriers de bonne volonté. Veux-tu être l'un d'eux ?

— Non. Tu me demandes de renoncer au peu que je puis encore conquérir et pour une compensation inconsistante.

Une compensation qui ne t'enlève pas une seule ride, qui ne t'épargne pas un seul coup.

Tu es mort pour rien et c'est inutilement que tu poursuis ton

apostolat. Si je ne résous rien, au moins je me venge.

Tu ne crées que des résignés. Des êtres qui attendent un miracle.

— Et c'est là ton erreur. Le miracle ne vient pas spontanément. Il faut le construire jour après jour.

— Et qui le construira ? Ceux que la misère tourmente et qui, désarmés devant toutes les vexations, devront se soumettre ou se révolter, alors même que se rebeller c'est se suicider.

— Qu'ils unissent leurs misères ; que leur résistance passive en impose ! Mais il est nécessaire de s'adresser également aux autres. Là où il y a des hommes de bonne volonté.

— Qu'ils le manifestent et non en ajoutant paroles à paroles... Mais les heures passent. Tu as le temps pour toi. Je ne sais pas ce qui m'attend ce soir ou demain ? Je te quitte. Voici de l'argent...

— Je n'en veux pas.

— Tu le donneras au premier affamé que tu rencontreras.

— L'argent corrompt. La rédemption doit être accomplie par le verbe qui illumine.

— Je m'en vais... Cependant, je voudrais t'aider. Pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi ? Si on ne m'arrête pas, j'ai assez de ressources pour passer un mois à discourir.

Tu vas te restaurer, puis nous nous en irons ensemble combattre l'injustice.

— Pourquoi ne pas abandonner ton auto — pourquoi ne pas jeter au vent tes billets de banque ? Lorsque tu n'en sentiras pas le poids, ta conscience sera autre ? Alors, purs d'esprit, nous irons, là où l'on souffre, porter les paroles d'espoir.

— On nous enverra au diable...

— Nous gravirons les escaliers des maisons des riches pour leur reprocher leurs fautes...

— Le portier fera appel aux flics...

— Je vois que tu es entêté !

— Je suis résolu.

— Adieu, frère ; je suis mon chemin ; d'autres m'écouteront.

— Moi aussi, je suivrai le mien et avant que je tombe, tu entendras parler de moi.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Bonnot, malgré lui, se sentait triste.

Les yeux de Jésus étaient humides.

...L'auto haleta, puis, sous l'impulsion de son puissant moteur, elle démarra.

Sur la route poussiéreuse menant à de lointaines cités, Jésus reprit sa marche pénible, sûrement vers un nouveau Calvaire.

Sur la même route, mais dans une direction opposée, droit vers la ville immense, où chaque nuit, les épulons de Mammon célèbrent leurs festins, alors que, par les ruelles obscures, vague Lazare, tel un chien enragé, fouetté par les intempéries, vaincu par la faim — sur la même route, à une vitesse folle, courait l'auto grise, vers la lutte sans merci du bandit illégal contre les bandits légaux.

Puis, l'un et l'autre disparurent.

L'un finit, comme il l'avait prévu traqué dans son propre refuge, brûlant sa dernière cartouche.

L'autre prêchant l'amour et la résistance passive au mal — alors que celui-ci subissait une recrudescence dû fait du délire guerrier — fut piétiné et massacré par le fanatisme nationaliste.

Et sur le monde, l'injustice continue à graviter comme auparavant...

Pire qu'auparavant.....

—o—

Ah si au lieu de suivre chacun leur chemin, ces deux hommes s'étaient unis, entr'aïdés !

Si par *un autre* chemin, l'un, le marcheur harassé, avait corrigé la violence désespérée de l'autre, en lui offrant un but plus vaste que la fugitive et incertaine « joie de vivre » de l'insurgé unique ¹.

1 Il va sans dire que ces conclusions n'engagent que leur auteur. (E. ARMAND)

Si l'autre avait soutenu la prédication de la foi — qui ne meut les montagnes que si la force l'aide — du bras viril qui renverse l'obstacle.

Peut-être... aujourd'hui... qui sait ?

Mais l'un et l'autre reviendront sur le monde. Il se peut qu'ils aient repris leur marche.

Qu'à leur prochaine rencontre ils s'entendent et s'associent...

Et qu'ils marchent ensemble, additionnant tous les héroïsmes, par *l'autre* chemin...

Avec toutes les violences et avec toutes les bontés.

Détruisant et semant en même temps.

Gigi DAMIANI

l'en dehors n°123-124 - début décembre 1927

« Conte de Noël »

Semeurs de haine

Nous sommes les semeurs de haine,
Dans la ville où manque le pain,
Dans la campagne où l'homme a faim,
Partout où le corps sue et peine,
Partout où l'esprit qu'on enchaîne
Subit le préjugé malsain,
Nous sommes les semeurs de haine !

Nous préparons la guerre aux traîtres ;
A ceux qui nous avaient leurrés,
A tous les fourbes exécrés,
A ceux qui nous vendaient aux maîtres.
Les politiciens et les prêtres
Nous ont trop longtemps pressurés...
Nous préparons la guerre aux traîtres !

Libres d'esprit, le cœur sans feintes,
Nous semons la haine en passant.
Le besoin de l'être est pressant,
Il ne se nourrit pas de plaintes.
Prévenant l'homme des contraintes
Et du mensonge avilissant,
Nous aimons à parler sans feintes !

Dans le champ noir des indigences
Où, sans répit, nous enseignons,
Un jour, de rudes compagnons
Se dresseront pour les vengeances !
Contre les maudites engeances
Les forces que nous étreignons
Se vengeront des indigences !

Nous déchaînerons les tourmentes,
Dans tous les centres exploités,
Au sein des bourgs et des cités,
Partout où sont les épouvantes !
Et partout nos voix véhémentes
Eveilleront des révoltés.
Nous déchaînerons les tourmentes !

Fougueux amants de la nature
Qui nions le dogme et la foi
Si nous allons semant l'effroi
Dans ce monde de pourriture...
C'est pour hâter l'heure future
Où nous pourrons vivre sans loi,
Libres dans la libre nature !

Jacques TORRENT

l'anarchie n°3 jeudi 27 avril 1905

« Si nos théories étaient largement propagées dans tous les milieux, si la presse, corruptrice et vendue aux pouvoirs, n'entretenait pas, de nos deniers, l'ignorance la plus sordide, le vieux Monde ne tarderait pas à crouler, sous le poids des haines et d'un mépris bien justifié. [...]

(Euvre de vengeance, de haine et d'amour, la doctrine anarchiste s'infiltré, vigoureuse et jeune [...]) Et les temps sont proches, où les humains pratiques et résolus, entasseront croix et glaives, oripeaux et jalons, codes et légendes, dogmes et contrats dans un immense feu de joie, dont les flammes ardentes, empourpreront de nouveaux horizons. »

Paul JULLIEN

l'anarchie n°161 - 7 mai 1908

Ceux qui ne respectent rien == Ceux qui ne croient en rien

SEXPIMENT DANS

L'ANARCHIE